

Joséphine et le facteur fallacieux



Marsanne, Alexandre de Belle

Joséphine, la fille (1)

Marsanne, été 1837

Soudain, elle est entrée dans ma vie. Elle se dit ma mère mais je ne la connais pas. Pas plus que je ne connais mon père d'ailleurs. Je ne sais même pas comment il s'appelle. Elle m'a affirmée se nommer Magdelaine Faucon¹ alors que moi je suis Joséphine, Joséphine Adrien². A mon avis, nous n'avons rien de commun l'une avec l'autre. Pourtant, ça serait tellement bien si seulement c'était vrai. Elle m'a expliqué comment j'aurais reçu mon nom. Un monsieur à la mairie de Crest, paraît-il, l'aurait choisi ; au petit bonheur la chance si vous me demandez ce que j'en pense. Je porte un nom de fille et un nom de garçon. Quand j'étais gamine je croyais qu'on ne savait pas que j'étais une fille et qu'on me laissait la liberté de choisir, quelle innocence ! Celle qui dit être ma mère m'appelle par mon prénom : Joséphine, comme tous les gens que je connais d'ailleurs. Mon nom de famille est Adrien. Je me demande encore qui sont mes vrais parents, ceux qui se nomment Adrien ? Moi, je ne connais personne avec un nom comme ça.

Magdelaine Faucon m'a raconté plein de choses de quand j'étais tout bébé. Elle dit que j'ai été déposée dans le tour d'abandon de l'hospice de Crest qui permet de confier un bébé aux sœurs de l'hospice sans être vu. Et après, Sœur Cyprienne m'a portée à la mairie et le monsieur qui a inventé mon nom a écrit sur un registre les vêtements que je portais à ce moment-là. Cette Sœur Cyprienne est, paraît-il, celle qui m'a trouvée dans le tour. Elle m'a rapportée à l'hospice où je suis restée quelques temps mais je ne sais pas combien. Je ne me souviens de rien ; même pas que, tout bébé déjà, je passais d'une famille à l'autre comme j'ai appris plus tard.

Un de mes premiers souvenirs est celui d'une maison dans laquelle on me disait tout le temps que je devais être reconnaissante, que je devais prier le Bon Dieu pour le remercier de m'avoir placée

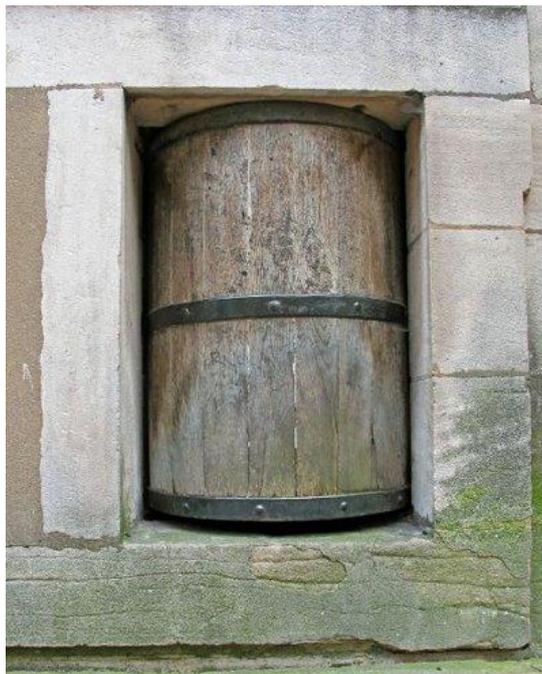
¹ Etat Civil du Poët Célarde (1793- An X) page 22

finalement dans une bonne famille respectable où on suivait les règles du Tout Puissant avec amour, joie et allégresse. Je priais et priais encore, au moins trois ou quatre fois par jour. Mais on me faisait aussi travailler dur dans cette famille où la dame me tirait si fort les oreilles quand j'avais été méchante ou parce que je ne comprenais pas assez vite ce que je devais faire.

Je revois des fermes, des maisons dans des villages, je restais quelques mois et j'étais renvoyée encore ailleurs. J'habitais ici et là mais surtout j'y travaillais toujours. Domestique pour les uns, gamine à tout faire pour les autres, bergère surveillant des brebis, bergère courant derrière des chèvres. J'ai nettoyé des étables et des maisons mais je préférais déjà réparer des vêtements.



Hôpital-Hospice et la Chapelle



Tour

Sœur Cyprienne

17 ans plus tôt, Crest les 18 et 19 mars 1820

C'était l'heure de la prière. Je venais de saisir mon rosaire quand j'ai entendu le petit bruit bien caractéristique du tour. Il grinçait un peu et j'entendais que la personne qui le faisait tourner essayait de l'empêcher de crisser pour ne pas attirer l'attention. J'ai reposé mon rosaire et me suis dirigée vers le mur qui enserme le tour. Et en effet, un tout petit bébé était couché sur la surface en bois arrondie de la partie tournante. Il ne pleurait pas, ne bougeait pas. Il dormait, ses petits poings serrés sous son minuscule menton. Je l'ai pris dans mes mains et l'ai couché sur mon bras, je me suis mise à chanter

doucement une berceuse tout en berçant le bébé. D'un bon pas, je me suis rendue dans la pouponnière. Le silence était rompu par les pleurs de la petite Marie qui avait été déposée à l'hospice deux semaines plus tôt. Sœur Angélique qui exerce les mêmes activités que moi était en train de lui masser le ventre. A mon arrivée, elle a levé les yeux, hoché la tête et dit doucement : « J'arrive. »

Dès que la petite Marie une fois calmée et silencieuse, a été remise dans son berceau, Sœur Angélique et moi avons procédé à l'examen préliminaire de l'enfant. Nous avons fait appel à la sœur qui notifie toutes les nouvelles arrivées d'enfant. Elle notait toutes les particularités, tous les détails que nous remarquions à haute voix. A la fin de cet examen, la sœur copiste a donnée à la petite un médaillon sur lequel était gravé le numéro qui lui était attribué. C'est notre manière d'éviter dès le début de prendre un enfant pour un autre.

Chez nous, les Sœurs Hospitalières, tout le monde à sa propre tâche. Sœur Ursule prépare à manger à toute la communauté, d'autres sœurs, comme sœur Angélique et moi, s'occupent exclusivement des enfants et d'autres encore travaillent dans le jardin et cultivent nos légumes. La prière seule nous rassemble à l'aube et au bout du jour. Le lendemain matin, notre mère supérieure m'a envoyée à la mairie pour faire enregistrer l'enfant.

La matinée s'annonçait peu différente du jour précédent, il ne faisait pas vraiment froid mais le vent qui avait pris possession de la ville, agitait féroce les branches des arbres, faisait s'envoler les chapeaux et les femmes devaient serrer à deux mains leurs jupes pour rester décentes. J'avais enveloppé l'enfant d'une écharpe supplémentaire pour la protéger au mieux, je la serrais doucement contre moi. Je lui fredonnais une comptine qui, je le savais d'expérience, calmait tous les petits enfants passés entre mes mains. Je ne me hâtais pas sachant que les employés de la mairie étaient en train de prendre place sur leur lieu de travail alors que notre communauté était sur pied depuis quelques heures déjà. Le jour se levait à peine et les rues sortaient lentement de la grisaille de la nuit. La porte de la mairie était entrebâillée indiquant par là au public qu'il pouvait y pénétrer librement. Je connaissais bien les lieux, je me suis dirigée sans hésitation vers la salle des actes de l'état civil. La porte était fermée aussi frappais-je deux coups qui résonnèrent bruyamment dans le silence matinal. Une voix étouffée me répondit d'entrer. Le grincement de l'huis m'a précédé. J'ai refermé doucement derrière moi et j'ai tourné mon regard vers le fond de la pièce. J'ai vu immédiatement Monsieur Latune, l'adjoint du maire préposé à l'état civil, assis derrière son bureau. Normalement ce n'était pas lui qui s'occupait de l'état civil car c'est le travail du maire, entre bien d'autres activités, mais à ce moment-là nous n'avions pas de maire. Il s'est levé, a ajusté ses lunettes et m'a désigné une chaise près de lui pour me permettre de m'asseoir.

« Eh bien ma sœur, qu'est-ce vous nous apportez aujourd'hui ? »

« Un enfant bien jeune. Une fille³. »

« Bon, nous allons noter tout cela, mais dites-moi d'abord quand l'enfant a été trouvée. »

« Hier soir, il était vers les neuf heures. »

L'adjoint a trempé sa plume dans l'encrier placé devant lui et a écrit les renseignements que je lui donnais.

« Alors, qu'est-ce que cette enfant peut encore nous dire sur qui elle est ? Pardon ma sœur, je plaisante bien entendu. Je veux dire, voyons si ses vêtements nous permettent d'en savoir plus sur l'histoire de cette petite fille. Vous ne lui avez pas encore donné d'autres habits que ceux qu'elle portait hier, n'est-ce pas ? Je vois que l'enfant est emmaillotée dans deux langes, l'un de limoges rouge et l'autre de draps vert. Elle a aussi un drapeau⁴ et un barde de toile et elle porte sur la tête deux bonnets, l'un

³ Etat Civil de Crest (1817-1820) page 383

⁴ vieux morceau de linge ou d'étoffe. Ce qui sert à emmailloter un enfant (Dictionnaire général et grammatical; Napoléon Landais (1839)



Enfant emmailloté

Bonnet bebe

de limoges rouge et l'autre de drap vert, non plutôt blanc. »

Etonnée de le voir hésiter entre le vert et le blanc, je lui ai dit, « Oui, en effet, plutôt blanc. »

« Vous m'avez signalé qu'il s'agit d'une petite fille, je dois le noter aussi, a continué Monsieur Latune. Pour le reste, je ne vois aucune indication trahissant l'identité de cette enfant. Bon, maintenant il faut lui trouver un nom. »

Il a réfléchi un petit moment en se tapotant les lèvres de son index.

« Nous sommes le 19 mars aujourd'hui, dites-moi ma sœur, vous qui connaissez mieux ces choses que moi, nous fêtons quel saint en ce jour ? »

Sans hésiter j'ai répondu : « Saint Joseph ! »

« Eh bien voilà ! Son prénom est tout trouvé, ce sera Joséphine ! Qu'est-ce que vous en pensez ma sœur ? C'est un beau prénom pour une petite fille !

Avec conviction j'ai approuvé de la tête.

Derrière nous, la porte a émis son grincement habituel signalant l'entrée d'une personne. Nous nous sommes tournés et nos regards se sont posés non sur une seule personne mais sur deux. Oui bien sûr, ai-je pensé, deux hommes pour servir de témoins à la présentation du bébé. Mon témoignage ne sera pas suffisant, deux présences masculines doivent appuyer mes dires et signer à l'état civil, les femmes comme moi ne sommes bonnes qu'à moucher et nettoyer les fesses des bambins. Les deux témoins nous ont salués poliment de la tête en s'avançant vers nous. Je les connaissais. Il y avait Monsieur Mercier, secrétaire en chef de la mairie et Monsieur Bouchet dont la fonction est secrétaire adjoint.

« Ah ! Très bien, vous voilà. Juste à temps. Voyez-vous, nous étions en train de chercher un nom pour cette petite fille. », a dit Monsieur Latune. « Nous avons déjà trouvé son prénom, ce sera Joséphine. Auriez-vous une suggestion pour son nom ? Toutes les idées sont bienvenues. »

Monsieur Mercier s'est mis à se frotter la barbe d'un air inspiré, les yeux tournés vers le plafond.

« Si vous permettez, j'ai toujours aimé Adrien comme prénom, il se pourrait qu'il trouve sa place dans cette circonstance. » dit-il avec une hésitation dans la voix.

Monsieur Latune, en approuvant de la tête, s'est tourné vers moi et m'a demandé mon opinion.

« Un nom béni. » ai-je répondu doucement. Je me souvenais en effet de l'existence d'un pape portant ce nom de longues années avant celle que nous vivions. Ce ne pouvait donc qu'être agréable aux yeux du Seigneur.⁵

Une fois l'acte rédigé, Monsieur Latune l'a lu à voix haute pour être approuvé par toute notre compagnie. Les témoins et l'adjoint au maire ont tous les trois signé. Je me suis ensuite levée, ai repris la petite Joséphine dans mes bras. Elle commençait à s'agiter, l'heure de son biberon approchait. Je n'allais pas arriver à l'hospice sans l'entendre réclamer son dû à grands cris, ça j'en étais sûre. Il allait falloir utiliser ma chanson miracle pour la calmer au mieux. Aussi ai-je pris congé sans plus tarder et je me suis hâtée de rentrer en chantant, ma bouche collée à sa petite oreille. La bise n'avait pas faibli et j'ai retrouvé notre toit avec plaisir et reconnaissance.

Je passais à peine le portail lorsque j'ai vu la mère supérieure debout dans la cour en train de parler à une servante. Elle m'a fait un signe de la main me demandant de la rejoindre. Ses yeux se fixèrent sur le paquet qui se débattait avec vigueur, sa petite voix criant famine était tout aussi véhémement.

« Quel nom ces messieurs de la mairie ont-ils donné à cette enfant, ma fille ? » m'a-t-elle demandé en caressant doucement la petite tête qui dépassait des écharpes.

La présence de notre mère supérieure m'a toujours impressionnée, je craignais de ne pas être à la hauteur de ses attentes car elle savait se montrer très dure envers quiconque n'obéissait pas aux règles

⁵ Pape Adrien VI Adrian Boeijens (1459, à Utrecht - 24 septembre 1523, à Rome)
216^{ième} pape - Pape de 1522 au 24 septembre 1523 - Dernier pape non italien jusqu'à Jean-Paul II

qu'elle devait faire respecter. J'ai baissé la tête, je me suis faite aussi petite que possible et lui ai répondu : « Joséphine Adrien, ma mère. »

« Ah ! Et pourquoi donc, ma fille ? »

Elle m'a regardée en souriant. « Bien entendu, je comprends pourquoi le prénom Joséphine a suscité les faveurs de ces messieurs mais Adrien ? »

« Monsieur Mercier nous a avoué apprécier ce nom. »

« Et il a eu raison de vous confier cette estime que je partage. Un de nos Papes portait ce nom. »

J'étais heureuse de constater qu'elle aussi connaissait le nom de ce Saint Homme et je n'avais pas à me reprocher mon orgueil.

« Allez ma fille, il est temps maintenant de vous occuper de ce petit bout. Joséphine a impérativement besoin de langes propres, à en croire les effluves qui me parviennent... Je suis sûre qu'on va lui trouver une bonne adresse. »

Je n'ai pas pu m'empêcher de courber un peu plus le dos en fixant mes lourdes chaussures de cuir. Ce mouvement incontrôlé n'a pas échappé à l'œil vigilant de la mère supérieure.

« Enfin, ma fille, vous savez bien que nous avons le devoir de nous séparer bientôt de cette enfant. Ne prenez donc pas cette mine de chien battu ! Elle sera traitée comme tous les enfants trouvés ou orphelins qui nous sont confiés. Il y en a tant ! Si nous les gardons, cet hospice sera complètement surpeuplé d'ici peu. Ne savez-vous pas qu'il passe parfois plus de cinquante enfants par an entre nos murs ? »

J'en étais bien consciente ce qui n'empêchait pas de me briser le cœur à chacun des départs.

La mère supérieure hésitait, je sentais qu'elle désirait me dire quelque chose. J'attendais, n'osant pas rompre cette conversation de mon propre chef. L'enfant grognait doucement et par à-coups, ses petits pieds frappaient mon bras qui la soutenait.

« Nous ne pouvons nous occuper de cette enfant que quelques temps. Nous ne devons pas nous attacher à elle car cela rendrait notre tâche encore plus cruelle qu'elle ne l'est déjà. Au contraire plus vite nous trouverons une famille où elle pourra grandir et travailler, mieux ce sera pour nous. Allons, sœur Cyprienne, je vous en prie, reprenez-vous et allez soigner cette enfant, faites votre devoir. »

Dans un soupir, je me suis redressée, ai salué notre mère supérieure et me suis rendue dans la nurserie. C'était mon devoir, je l'accomplirai jusqu'au bout.



Mère supérieure

Magdelaine Faucon, la mère (1)

Le Poët Célard

Joséphine Adrien est ma fille. Ce nom passe et repasse dans ma tête. Je m'y habitue peu à peu. Il prend sa place dans ma vie. Je le déguste et le digère comme un met savoureux. Il est nouveau pour moi ne l'ayant pas choisi moi-même, pourtant c'est ma propre fille qui porte ce nom. Aujourd'hui, je demeure au village. Je ne rechigne sur aucun travail pour vivre avec mes enfants, leur fournir la nourriture et le logis que je dois louer.

Autrefois, j'habitais chez mon père mais je suis tombée enceinte et je n'étais pas mariée. Mon père est devenu fou de rage. Je ne pouvais pas compter sur la compassion ni la bienveillance de Marguerite Moulin⁶, ma belle mère. Elle ne m'a jamais bien considérée et comme je m'en doutais déjà, elle m'a laissée seule face à la colère noire de son époux.

Ma taille s'était épaissie, je prenais du poids et cela commençait de se voir. Un jour, d'un ton sévère, mon père m'a apostrophée sèchement :

« Alors, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu sais que tu commences à ressembler à une vraie truie. Il faut que tu te traînes à ne rien faire pour avoir un poids pareil. Tu ne boufferais pas en cachette, hein ! Dis-moi ! » La peur au ventre, je lui ai avoué que je portais un enfant. Il ne m'a pas frappée mais sa fureur a éclaté sans entrave. Il hurlait tout contre mon oreille, il criait tellement fort que j'en devenais sourde. Quand il a reculé pour m'indiquer la porte d'un doigt tremblant de violence contenue j'ai entendu :

« Fous le camps d'ici. Hors de ma vue ! Tu n'as plus rien à faire dans cette maison, t'as compris ? Je veux plus te voir ! »

Ma sœur Elisabeth⁷ est alors intervenue, elle a parlé longuement en ma faveur. Mon père est resté un bon moment intraitable et criait que j'étais la honte de la famille. Je n'étais qu'une traînée qu'il refusait de considérer encore comme sa fille. Puis, la fatigue aidant, il s'est un peu calmé et a fini par accepter ma présence sous son toit jusqu'à l'accouchement. Mais pour la suite il n'était pas question de le faire changer d'avis. Je devais décamper avec mon bâtard et c'était terminé, il ne voulait plus jamais entendre parler de nous.

Les jours suivants, l'ambiance de la maison est devenue détestable. Il m'évitait le plus possible, il me refusait une place à sa table. Je mangeais où je pouvais, avant ou après lui. Je n'existais déjà plus pour lui. Au début, j'avais espéré qu'il changerait d'avis quand il verrait mon petit mais je me suis bien vite rendue compte que même cet espoir était vain.

Mon frère et mes sœurs faisaient de leur mieux pour ne pas envenimer les choses mais ils ne pouvaient guère faire plus. Etienne, mon unique frère ne vivait plus à la maison depuis son mariage⁸ avec Florence Geneves. Ils s'étaient installés à Bourdeaux et il se passait des semaines sans leur venue parmi nous. Louise⁹, une de mes sœurs aînées, était en plein préparatif pour son mariage¹⁰ prévu pour la fin de l'année. Louise et Gabriel Fert, son promis, avaient la ferme intention de déménager à Dieulefit. Elle avait d'autres soucis en tête et s'opposer à notre père alors qu'elle avait elle-même besoin de sa bienveillance n'entraînait pas dans ses projets. Mes autres sœurs ne pensaient pas encore à se marier mais tenir tête à mon père pouvait leur rendre la vie difficile, je dois en convenir. Je me trouvais donc bien seule pour affronter mon malheur.

Ma situation était sans issue, il me fallait prendre mon destin en mains mais je ne pouvais pas m'y résoudre. Jean Pierre et Jean Louis Faucon, mes cousins encore célibataires ayant à peu près le même âge que moi, m'apportaient un peu de soutien moral. Quand je les voyais et que nous parlions tous les trois, ils me témoignaient de la compassion. Cela me donnait du baume au cœur. Gentiment et avec beaucoup de tact, nos conversations me menèrent à comprendre la difficulté pour une fille mère comme moi de travailler pour gagner ma vie en m'occupant en même temps de mon enfant. Ils me suggéraient de le porter à Crest et de le confier aux religieuses de l'hospice.

L'idée seulement d'abandonner mon petit me faisait pleurer, le cœur serré de tristesse. J'essayais d'imaginer la réaction des gens autour de moi. Ce n'était pas difficile, mes cousins avaient raison. Je ne serais épargnée par personne. Aucune main bienveillante ne se tendrait vers moi pour m'aider, j'en

⁶ Etat Civil du Poët Célard (An XI-1812) page 117

⁷ Etat Civil du Poët Célard (1793- An X) page 34

⁸ Etat Civil de Chalancon (1813-1822) page 15

⁹ Etat Civil du Poët Célard (1793- AN X) page 10

¹⁰ Etat Civil du Poët Célard (1813-1822) page 100

étais bien consciente. Cependant prendre cette décision me tourmentait. Je tentais de tourner mon problème dans tous les sens pour trouver une solution moins dure mais je n'en découvrais point. L'heure de ma délivrance approchait, quelle ironie ! Une délivrance qui m'enfermerait dans mon chagrin de devoir me séparer de mon fils ou de ma fille. Car oui bien sûr, je me séparerais de mon enfant en le portant à Crest, je n'avais pas trouvé d'autre issue.

L'hospice est administré par des religieuses, cela me rebutait un peu puisque je suis protestante et ajoutait encore à ma répugnance à leur confier mon enfant. Je me disais que les sœurs ne verraient pourtant pas de différences entre un nouveau-né catholique et un petit sortant d'un ventre protestant. Je ne voulais pas abandonner à jamais mon enfant. Je me disais : ce n'est qu'une question de temps. Je ne peux pas m'occuper d'un bébé en ce moment mais un jour pourtant, un jour viendra où je le pourrais. Alors je me suis promis d'aller le chercher dès que possible. Je n'avais aucune idée de ce que voulait dire pour moi dès que possible mais je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour le faire. Je devais laisser des traces pour être en mesure de le reconnaître quand je le rechercherais pour le prendre avec moi.

Comment faire ? Et bien... je coudrais moi-même les vêtements de mon nouveau-né. Je garderais précieusement un bout d'étoffe de chaque habit et avec ces preuves, je serais en mesure de le récupérer.

Grâce à mon bon sens, j'avais imaginé un moyen de faire taire ma conscience mais restait encore le moment de passer à l'acte. Avec désespoir je voyais approcher le jour de l'accouchement en portant mes mains sur mon ventre de plus en plus distendu. Cela voulait dire pour moi le jour de ma visite à Crest, le jour du renoncement, le jour du dépôt dans le tour d'abandon, le jour de la séparation. Puis l'heure de la naissance est venue. Bien qu'elle n'ait pas la moindre expérience de sage-femme, ma sœur Elisabeth m'a prêtée main forte pendant l'accouchement. Elle a toujours possédé un esprit pratique et elle était la plus débrouillarde de la famille. Les bavardages des femmes l'avaient éclairée depuis de longues années sur le déroulement de la mise au monde des enfants. La mise-bas des animaux à la ferme n'avait plus aucun secret pour une jeune fille dégourdie comme elle et il existe peu de différences entre nous et les bêtes. Ma fille est apparue entre mes jambes après un accouchement relativement rapide et heureusement sans imprévu. Je n'ai pris que peu de temps pour me remettre de ma fatigue et de ma douleur. Tout était prêt, tous les petits vêtements attendaient dans un coffre de revêtir ma nouvelle-née. Le lendemain, j'ai habillé mon bébé et nous avons pris le chemin de Crest. Habituellement le voyage à pied est très long pour un bon marcheur pourtant j'ai eu la chance, encore une fois, de profiter de l'aide de mes cousins. Ils avaient emprunté une mule et une charrette à je ne sais qui. Peut-être l'ai-je su mais cela m'est complètement sorti de la tête. Assez vite nous sommes arrivées à Crest. J'ai cherché un endroit où je pouvais faire boire la mule qui m'avait épargné cette marche épuisante dans mon état. J'ai tapoté sa croupe et Elisabeth s'est occupée d'elle pendant que je prenais ma fille dans mes bras et avec elle, j'ai suivi la rue menant à l'hospice, accablée de tristesse.

Joséphine, la fille (2)

Les souvenirs de ma petite enfance restent assez vagues dans mon esprit. Je n'avais pas le temps de m'attacher à une personne en particulier. Des images me reviennent en mémoire d'une ferme, d'un mur qui menaçait de s'écrouler, d'une grange où je sautais de ballot en ballot en criant de peur parce qu'un chien inconnu aboyait en dessous de mes petites jambes, ses yeux de démon rivés sur moi. Les animaux ne semblaient pas aimer la petite fille que j'étais. Un autre souvenir est encore bien présent. La truie d'une habitation où j'ai vécu essayait tout le temps de manger mes chaussettes de laine ou le bas de mon tablier quand je passais à proximité de son groin. J'en avais peur et en plus je me faisais gronder par ma mère nourricière lorsque je rentrais dans la cuisine avec des accrocs dans mes habits. Ce n'était pas des habits de princesse que je portais, loin de là, et pourtant je ne devais ni les salir ni les déchirer. J'aimais bien les poules et surtout je riais aux éclats en voyant les canards qui se dandinaient si drôlement dans leur hâte de se jeter dans leur mare.

Je revois vaguement quelques vieilles grands-mères. C'étaient elles qui me surveillaient à l'heure des travaux agricoles saisonniers. Je n'ai retenu le nom d'aucune d'entre elles. Je ne me souviens nettement du visage que d'une seule. Un jour, je jouais avec le chat à ses pieds. Elle raccommo-
dait des

habits comme à son habitude. Elle a tiré un petit tabouret vers sa chaise et m'a dit en tapotant le siège : « Petite ! Viens ici ! Assieds-toi à côté de moi ! Je vais te montrer quelque chose. »

Dans ses mains ridées et déformées par son grand âge, elle tenait d'une main une étoffe qui m'a semblé magnifique par sa blancheur et sa finesse et de l'autre ses doigts serraient une aiguille d'où partait un fil aussi fin et blanc que l'étoffe. Pendant de longues minutes j'ai regardé comment elle piquait le tissu, faisait ressortir l'aiguille un peu plus loin en un point très serré puis recommençait encore et encore. J'étais fascinée par la minutie de ce travail. J'aurais pu rester longtemps à contempler l'avance de l'aiguille. Alors quand la grand-mère m'a glissé l'étoffe dans les mains et m'a tendu l'aiguille en me disant : « Allez, à toi ! Tu vas voir, ce n'est pas très compliqué. Il suffit de s'appliquer. » J'ai voulu faire du mieux possible. Et j'y suis arrivée ! Lentement bien sûr mais avec une concentration que je n'avais jamais eu jusqu'alors, j'ai réussi à faire des points presque aussi serrés que ceux de la grand-mère. Rayonnante de joie, j'ai levé les yeux de mon ouvrage pour regarder avec fierté celle qui ouvrait un monde nouveau pour moi. En faisant ce mouvement l'aiguille a suivi et s'est enfoncée profondément dans mon doigt. Le sang s'est mis à couler, deux gouttes rouge vif se sont étalées sur la blancheur du tissu. La grand-mère m'a arraché l'ouvrage des mains, m'a poussé de mon tabouret en me donnant une claque sur la tête.

« Va-t-en vilaine fille ! Jamais je n'arriverai à ravoire ce corsage même en le lavant dix fois ! »



Vieille femme cousante (Rouillac)

Dans une autre ferme, quelques temps plus tard, le maître m'a apostrophée alors que je cassais des noix, assise par terre dans la cour, une grosse pierre dans la main. Je me suis levée, ai tapoté mon tablier pour faire tomber les petits morceaux de coquilles. Pendant ce temps le maître était rentré et s'était assis dans son fauteuil recouvert de velours cramoisi. Sur le seuil, j'ai attendu qu'il me dise de m'avancer jusqu'à lui.

« Viens ici Joséphine ! » m'a-t-il dit de sa grosse voix qui me faisait battre le cœur.

Je me suis approchée, mes mains croisées dans le dos et les yeux baissés. J'avais peut-être encore fait une bêtise sans le savoir. Je craignais le pire, ce devait être grave, il ne m'avait jamais adressé la parole directement comme ça.

« Demain tu iras avec Marie pour garder les brebis avec elle. Elle te dira ce que tu dois faire. Allez ! Va-t-en ! J'ai du travail qui m'attend. »

Je n'ai pas attendu qu'il me le dise deux fois. En un instant j'étais dehors, contente de m'en tirer à si bon compte. En courant, j'ai fait le tour du corps de la ferme pour me retrouver dans la bergerie, Marie s'y trouvait toujours quand elle ne cheminait pas avec les bêtes. Elle était la bergère de ma famille nourricière du moment. On disait qu'elle était un peu simplette mais je ne savais pas ce que ça voulait dire. Je l'aimais bien, elle était gentille avec moi. Elle avait dans les seize ans et moi à l'époque je devais aller sur mes sept ans, je crois. Marie n'était pas très bavarde et je trouvais qu'elle parlait drôle mais je ne le lui disais pas. Plus tard, j'ai compris qu'elle bégayait. Pourtant quand elle parlait au chien ou aux brebis, elle ne bégayait plus du tout.

Ce soir-là, j'ai dormi pour la première fois dans la paille de cette ferme, à côté de Marie. Je me suis endormie difficilement tellement mes pensées s'éparpillaient en tous sens pour revenir en une ronde continue. J'entendais le souffle régulier de la bergère. J'enviais son insouciance tandis que les brins de

paille me piquaient les joues, les bras, faisant s'envoler mes idées et m'empêchant de trouver le repos. Au matin, juste au moment où le sommeil s'était enfin emparé de moi, Marie m'a secouée par l'épaule pour me réveiller. La tête lourde, les membres moulus, je me suis levée. J'ai mangé le quignon de pain et le bout de fromage de chèvre qu'elle m'a tendus avec un bon sourire. Je n'ai pas répondu à sa bienveillance, je dormais debout. Marie est allée vers le réservoir d'eau des bêtes. A plusieurs reprises, des deux mains, elle a puisé un peu de liquide et l'a projeté sur son visage. Je l'ai imitée comme j'ai pu. Des brins de paille voguaient sur l'onde, je les ai jeté en même temps sur ma figure. Tout le devant de mon sarrau était trempé mais j'étais éveillée, toute trace de sommeil s'était envolée. Marie riait encore en soulevant la clenche de la porte. Le troupeau est sorti en un flot ininterrompu. Il y a eu des bousculades comme chaque fois mais les brebis n'avaient besoin des encouragements de personne et encore moins des aboiements du chien pour sentir que c'était pour elles l'heure de se rendre dans les prés. Les parfums de la terre ont assailli mes narines. En suivant lentement le troupeau, nous passions d'un bosquet de lilas à un parterre de violettes, les odeurs du printemps ont participé à l'apprentissage de ma nouvelle activité.

Avec beaucoup de patience Marie m'a montré comment m'y prendre pour garder les brebis et me faire obéir du chien. Toutes ces journées passées dehors me plaisaient. Les jours de pluie ne nous gênaient guère. Nous trouvions toujours un arbre assez touffu qui nous abritait suffisamment jusqu'à ce que la pluie devenant trop forte nous fasse reprendre le chemin du retour. Les petites ondées ne nous faisaient pas peur. La grande cape de Marie nous servait de toit sous laquelle nous nous abritions. Nous dormions toutes les nuits dans la bergerie, sur le foin accumulé sur la soupente au dessus des brebis. J'ai appris comment aplatir le foin pour qu'il devienne une couche douce sans les picotements de ma première nuit. Ce foin qui bruissait en dégageant un effluve odorant qui reste aujourd'hui encore la senteur attachée à ce moment de ma vie. Mais il n'y avait pas que les courses dans la campagne derrière les brebis. La période de l'agnelage nous faisait lever de temps en temps au milieu de la nuit. La mise-bas ne se faisait pas toujours naturellement, il fallait donc surveiller les futures mères au cas où notre aide se révélerait utile.



Bergère par Julien Dupré

Les années ont passé, les saisons se succédaient avec leurs diversités. Chacune avait des similitudes, les divergences leur donnaient leur propre saveur. Le parfum du printemps réjouissait les cœurs, la douceur de l'air se communiquait à l'humeur des gens et des animaux rendant moins dures les corvées que l'on ne pouvait fuir. C'était le temps des grandes lessives, le linge de maison et tous les chauds vêtements de l'hiver passaient entre les mains glacées des femmes agenouillées au bord du ruisseau, je n'y échappais pas. L'été était accompagné des travaux éreintants dans les champs auxquels toute la maisonnée devait participer, j'espérais souvent n'avoir qu'à charrier, pour soulager la soif de la famille, les boissons mises à rafraîchir au fond du puits. Mais il y avait aussi aux heures torrides les siestes trop courtes à l'ombre des gerbiers. J'aimais les couleurs de l'automne, le ramassage des châtaignes et même le jour épuisant où le cochon était tué avec sa cohorte de gens, de voisins, d'amis, tous embauchés pour en finir au plus vite et mettre en sécurité pour un an un monceau de cochonnailles. Malgré le froid, l'hiver était une belle saison, les rires et les cris qui fusaient à l'écoute des contes et des histoires racontées autour du feu de la cuisine bondée me plaisaient beaucoup. Je ne pouvais assister qu'aux veillées de la ferme car je n'étais jamais invitée à me rendre dans les fermes

voisines, je le regrettais bien. Le temps s'écoulait, paisible, chaque chose avait sa place immuable, chaque évènement était prévisible et arrivait immanquablement au moment attendu.

Et puis un jour, Marie n'a plus été là. Elle a disparu sans un mot, sans m'avoir prévenue. Désorientée, je me suis sentie abandonnée. Consternée de son absence, la tristesse s'est emparée de moi, Marie me manquait déjà. Abasourdie, je me suis rendue compte que je devais à présent m'occuper seule du troupeau. Puis peu à peu, perfidement, la fierté s'est insinuée dans ma tête. C'était moi désormais la gardienne des brebis et moi seule. Le départ de Marie m'en attribuait le droit sans partage. Je n'ai jamais su la cause de sa disparition, je ne l'ai jamais comprise non plus. J'ai pris cette nouvelle charge sur mes épaules, personne ne me l'a confiée, personne n'a eu l'idée de vérifier si j'en étais capable. C'était comme si Marie n'avait jamais existé et que j'avais toujours été là. Et les saisons ont repris leur cours inaltérable et bientôt, me disaient les gens, j'allais avoir dix-sept ans.



Calèche

Octobre 1836

Un soir, on était alors en automne, j'étais en train de rentrer les brebis. En contournant la ferme pour me rendre dans la bergerie, je suis passée devant une petite voiture découverte. Elle était vide et le cheval qui l'avait tirée jusqu'au domaine, paissait tranquillement à quelques mètres de là, attaché à une branche basse d'un pommier. « Le maître a de la visite » ai-je pensé.

A mon habitude, j'ai ouvert la porte et j'ai laissé passer les brebis. J'ai accroché mon bâton de marche au gros clou à gauche du ventail. Je suis allée remplir deux seaux d'eau au puits. Je ne les remplissais qu'à moitié tant ils étaient lourds, je préférais faire deux voyages plutôt que de devoir en porter un seul plein qui m'arrachait les bras. Les brebis assoiffées bêlaient en attendant mon retour. A mon premier voyage, Jacques, le premier valet, guettait mon retour appuyé contre le mur de la bergerie. Il n'a pas fait un seul geste pour me soulager de mon lourd fardeau mais il m'a dit sèchement :

« Le maître veut te voir ! Tout de suite. »

« J'ai presque fini. Je donne ... »

Jacques m'a interrompu avec impatience. « Non, maintenant ! Et ne traîne pas ! » Il est parti à grands pas sans m'attendre. J'ai vidé rapidement mes seaux dans l'abreuvoir des bêtes, me suis vite nettoyé les mains dans le bac d'eau et tout en m'essuyant à mon tablier, j'ai couru vers la porte de la ferme. Je suis rentrée, ai tourné à droite pour suivre un couloir et me suis retrouvée devant ce que tous les domestiques appelaient : « le beau salon ».

Jacques était là, l'oreille tendue vers la porte essayant de comprendre les paroles qui s'échangeaient de l'autre côté. Ses yeux se sont posés sur moi. Il s'est redressé de toute sa hauteur et m'a tourné le dos pour frapper doucement quelques coups à la porte.

La voix du maître s'est élevée et nous avons entendu « Entrez ! »

Jacques s'est avancé poliment de quelques pas, je l'ai suivi en me cachant un peu derrière sa large carrure. Le maître était assis à la grande table ovale du salon avec un homme d'un certain âge.

« Merci Jacques, tu peux t'en aller, je n'ai plus besoin de toi. » a dit le maître.

J'ai croisé le regard dépité du premier valet. Mon inquiétude s'en est accrue d'autant. Pourquoi étais-je appelée dans cette pièce avec le maître et ce monsieur inconnu ? De quoi allait-il être question que le premier valet n'avait pas le droit d'entendre ? La peur me serrait au creux de l'estomac.

Jacques s'est légèrement incliné d'abord devant le maître puis devant le monsieur. Il s'est retourné vers moi les sourcils froncés et m'a légèrement bousculée en passant pour se diriger vers la porte et sortir. Je n'ai pas entendu qu'il l'ait refermée derrière lui.

Le maître m'a fait signe d'avancer. Je me suis approchée, mes yeux allant rapidement du maître à l'inconnu silencieux. L'homme portait une perruque poudrée, il tenait le bord de son chapeau posé sur la table. Contre le fauteuil sur lequel il était assis, il avait callé sa canne, le pommeau en était joliment ciselé.

Le maître voyant ma grande détresse a essayé de me reconforter.

« Allons ne crains point, il ne se passe rien de grave. Ce monsieur est Juge de Paix. Tu sais ce qu'est un Juge de Paix ? »

J'ai secoué la tête en signe de dénégation. « Non Maître. »

Le maître s'est raclé la gorge comme il avait l'habitude de faire lorsqu'il allait dire quelque chose d'important. « Ce monsieur te cherche. »

L'inconnu a alors pris la parole pour la première fois depuis mon arrivée dans le salon. Il parlait doucement, sa voix n'avait pas la force généralement dure du maître.

« Me permettriez-vous d'exposer moi-même à cette demoiselle la raison de ma visite et le motif de la quête qui m'a conduit jusqu'ici, cher Monsieur ? »

« Mais évidemment, je vous en prie. Faites, faites Monsieur ! »

De sa douce voix, le monsieur s'est adressé à moi.

« Je suis Juge de Paix, plus exactement je suis le Juge de Paix de Marsanne. Il me revient d'apporter la justice dans les familles et entre voisins. Si, par exemple, des controverses s'élèvent entre un père et son gendre, je me dois d'y mettre fin et trouver une solution satisfaisante et équitable pour tous. Où



Les voisines devant le juge de paix, Daumier

bien quand une personne se dispute avec son voisin à propos d'un bout de terrain, mon devoir exige que je trouve un compromis qui satisfera toutes les parties en accord bien entendu et obligatoirement avec les lois de notre bon pays... »

La panique peu à peu m'envahissait, je n'y comprenais rien de rien. Qu'est-ce que j'avais à faire avec ces histoires de famille, de voisins qui ne s'entendaient pas. Je n'avais pas de famille, je changeais de voisins depuis ma naissance. Je cherchais dans ma tête avec qui j'avais pu me disputer et je ne trouvais aucune réponse à mes questions angoissées. Je ne sais pas quelle tête je devais avoir pendant que je cherchais désespérément une voie de sortie à la catastrophe qui allait me tomber dessus. Heureusement le monsieur a vite vu que les explications qu'il essayait de me donner ne m'étaient d'aucun secours. Il a compris à mon regard effaré qu'il devait être plus clair.

« Une personne m'a demandé de me mettre à ta recherche. » a-t-il déclaré en se penchant avec bienveillance vers moi.

« Oh là là, » ai-je pensé, « on sait que c'est moi ! Mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire de mal pour qu'on me recherche comme ça. »

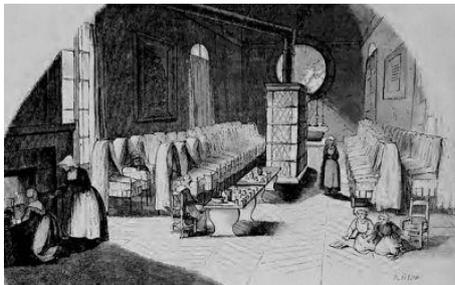
« Est-ce que tu connais quelqu'un à Poët Célard ? » a continué le Juge de paix. Il s'est reculé et m'a examiné attentivement. J'osais à peine le regarder de peur de lire sur son visage son mécontentement qui certainement n'allait pas tarder à apparaître.

« Je ne sais pas Monsieur. Non, non, je ne connais personne de là-bas, il faut me croire Monsieur ! » Ma voix commençait à trahir mon angoisse malgré tous mes efforts pour la cacher.

Sans égard pour ma peur, le monsieur a continué à me poser des questions. « Est-ce que quelqu'un t'a dit où tu es née ? »

A toute vitesse j'ai essayé de me rappeler ce qu'on m'avait raconté de ma naissance. Il y avait de méchants enfants qui disaient que j'avais été perdue exprès parce que j'étais vraiment trop laide et que je sentais mauvais. D'autres enfants me tiraient la langue et chantaient : « Nique nique naque, t'as pas d'maman. Bien fait pour toi, t'as pas de papa non plus, c'est parce que t'es bête comme tes pieds. »

La rémanence des tourments de mon enfance m'ont fait monter des larmes au bord des yeux. Pourtant un autre souvenir a jailli brusquement de mon court passé. Une grand-mère assise à une table de cuisine alors qu'elle grattait des carottes pour le repas du soir m'avait raconté une histoire comme si c'était de moi qu'il s'agissait. Il était une fois une petite fille qui venait de l'hospice de Crest. Elle avait été recueillie par des nonnes. L'une s'appelait Sœur Cyprienne et l'autre Sœur Angélique. Elle jurait que cette histoire était la mienne et qu'elle m'était vraiment arrivée, je m'en suis souvenue très nettement.



Salle à dormir

Le Juge de Paix qui attendait patiemment pendant que je réfléchissais a suggéré pour m'aider dans mes réflexions. « Peut-être te souviens-tu d'un nom, d'une personne, je ne sais pas ... Qui sait ? Cela pourrait m'avancer dans mes recherches. »

Alors j'ai répété au monsieur la seule chose qui concernait un lieu à peu près précis et des personnes avec des noms dont je venais de me rappeler.

« Ah, c'est bien ça ! Je pense que ces noms me suffisent pour l'instant. Voilà du concret pour continuer mes recherches. Cela tombe vraiment bien parce que, dans quelque temps j'ai rendez-vous avec la Sœur Supérieure de l'hospice de Crest. »

Je ne comprenais toujours pas ce que je venais faire dans les recherches de ce monsieur inconnu.

« Tu n'as pas l'air de bien saisir ce qui est en train d'arriver mais ne t'inquiètes pas. Ma visite, mes questions, si tout se passe comme je m'y attends, tout va s'éclaircir pour toi. Si j'en trouve le temps et si ton maître me le permet, je viendrais en personne te faire part, heu, je veux dire je viendrais moi-même te narrer heu te communiquer, heu, te donner les résultats de ma quête. »

A ce moment, le Juge s'est tourné vers mon maître et tout en hochant la tête d'un air accablé lui a dit : « C'est tout de même inimaginable, je ne parviens jamais à parler avec les mots simples de tous les jours à des enfants. Soit je bêtifie en baragouinant des mots dignes d'un simple d'esprit soit je leur parle comme à des adultes ayant fait de longues études. »

A quoi mon Maître a répondu : « Ah ! Ne m'en parlez pas. Personnellement je n'ai jamais fait l'effort de les considérer comme des enfants, je les traite tous, adultes et bambins, de la même manière. Je laisse ce soin aux femmes et aux domestiques. »

Pendant qu'il parlait, ses yeux se sont braqués sur moi et de la main il m'a bien fait comprendre que je devais disparaître au plus vite. Je me suis retournée d'un coup vers la sortie et sans un mot, d'un pas rapide, j'ai quitté le salon.

Et en effet, Jacques, le premier valet, avait oublié de fermer la porte à son départ.



Tampon de Juge de Paix

Le Juge de paix

Crest, novembre 1836



Juge de paix 19^e siècle

Pour entrer dans l'hospice, il faut d'abord passer une porte cochère, puis une seconde porte massive. Dans l'espace entre les deux se trouve le tour où les enfants sont déposés par ceux qui ne peuvent ou ne veulent les garder. Le jour où je me suis rendu en ce lieu était fin décembre. Je tirai sur la chaînette qui mit en branle une petite cloche de l'autre côté du mur et j'attendis sous une pluie de peu d'importance mais glaçante. J'allai tirer une seconde fois sur la chaînette lorsqu'une lucarne s'est entrouverte. L'ouverture me permettait de ne voir que le visage peu amène de la portière. Elle me regardait mais ne prononça pas un mot attendant sans doute ma requête.

« Bonjour ma sœur, pardon, bonjour madame » dis-je en m'excusant en constatant l'absence de coiffe, m'indiquant son statut de laïque. « J'ai sollicité une audience auprès de la mère-supérieure. Elle m'a fait l'insigne faveur de me l'accorder pour cet après-midi. Je me suis donc permis de paraître et je vous serais gré de l'en avertir présentement. »

« Et vous êtes qui vous ? » demanda cette brave mais quelque peu acariâtre femme.

« Monsieur Lenoir, Juge de Paix de Marsanne, pour vous servir. »

Elle hocha la tête en silence, referma la lucarne d'un claquement sec et elle me laissa là. Le bruit de ses pas s'éloigna rapidement. La pluie ne cessait de tomber sur mon chapeau et je commençais à sentir l'humidité de mon manteau sur mes épaules. L'attente ne fut pas très longue mais je commençais à m'impatienter. Quand enfin elle revint, elle ouvrit largement la lourde porte et me laissa pénétrer dans l'hospice. Elle repoussa le ventail avec difficulté puis me passant devant, elle me fit signe de la suivre. A grandes enjambés, elle me conduisit le long d'un large couloir. De chaque côté étaient disposés des statues de Saints aussi grandes que moi dont les yeux le plus souvent contemplaient le plafond. Nous parvînmes finalement dans une pièce meublée de quelques sièges et d'une table. Des Saints de petites tailles cette fois occupaient trois niches profondes. La portière, d'un doigt, m'indiqua un fauteuil et me dit d'attendre. Elle disparut dans le couloir que nous venions d'emprunter.



Sœur hospitalière

J'ôtai mon chapeau et le posai sur l'une des chaises puis je retirai mon manteau trempé et le tint serré contre moi plié en deux. Je pris place dans le fauteuil disposé auprès de la seule fenêtre de la pièce et j'attendis. L'eau du tissu de mon manteau commençait à transiter vers mon pantalon. Tout à coup la porte de communication s'ouvrit laissant apparaître une religieuse d'un âge assez avancé. Je n'hésitai pas à reconnaître en elle la mère supérieure. Avec un sourire de bienvenue, elle me fit un signe de la tête. « Entrez, je vous en prie, Monsieur Lenoir. Ho là, mais je vois que la pluie ne vous a pas épargné. Permettez-moi de vous débarrasser de votre pardessus et de le mettre à sécher sur une chaise près du poêle. N'oubliez pas votre chapeau, Monsieur. »

Elle s'écarta légèrement me laissant passer devant elle. Je lui tendis mon manteau et mon chapeau qu'elle suspendit pour l'un sur le dossier d'une chaise et y posa l'autre à plat sur l'assise puis indiquant un fauteuil haut devant un bureau me pria de m'asseoir. Je la remerciai de sa prévenance et pris place. Elle contourna le bureau et s'assit à son tour, joignit les mains et me regarda amicalement droit dans les yeux.

« J'ai lu votre lettre avec beaucoup d'intérêt. J'ai cependant le devoir de vous dire que la plupart du temps il est extrêmement malaisé d'obtenir une certitude sur la filiation d'un cas tel que vous l'avez décrit. Comment peut-on savoir si la fillette est réellement l'enfant de la dame dont vous avez pris les intérêts en mains. »

« J'en suis parfaitement conscient, n'en doutez pas. Cependant cela ne nous exonère aucunement de l'obligation de tenter la réunion d'une mère avec son enfant. »

Elle posa ses mains bien à plat sur son bureau, opina du chef et dit : « Tout à fait, en effet, tout à fait. » Devant elle se trouvait un énorme registre. Elle le tira vers elle et l'ouvrit au hasard m'a-t-il semblé mais je remarquai bientôt le marque-page qui avait guidé sa main.

« Voyez vous-même. Voici les listes des enfants qui nous ont été confiés par l'intermédiaire du tour d'abandon que vous avez vu en entrant dans ce lieu. Au cours de l'année 1820 seulement, il y en a eu plus de trente. Le Sieur Mercier, le secrétaire de la mairie m'a certifié que durant la même année, ils ont enregistré cent quarante naissances dont un septième ont été mis sous notre tutelle ! De nos jours, Dieu soit loué, les temps sont plus cléments et la pauvreté n'est plus aussi criante. »

Je partageai cette analyse de notre époque moins cruelle qu'autrefois aussi approuvai-je de la tête. La mère supérieure continuait à tourner quelques pages du registre la mine pensive puis elle revint à l'endroit marqué par le signet.

« Voici l'année de notre Seigneur 1820. Dans ce registre se trouve le compte-rendu des présentations à la mairie faites par l'hospice. La plupart ont été établies par sœur Cyprienne ou sœur Angélique. De

temps en temps, on trouve également le nom de Madame Ricou, veuve Martin, notre portière de l'époque. »

« Serait-il possible que l'une de ces personnes soit encore parmi nous ? » demandai-je en entendant les noms familiers à mon oreille. « L'enfant que j'ai rencontrée et que je voudrais réunir à ses parents, si elle vient en effet de cet hospice, a prononcé les deux premiers noms des personnes que vous venez d'évoquer. »

« Sœur Cyprienne est encore ici mais elle a perdu la mémoire, pauvre femme. Elle fredonne ses comptines et ses berceuses en se balançant, c'est tout ce dont elle se souvient. » répondit mon interlocutrice. « Quant à sœur Angélique, elle aussi suit sa route en notre compagnie mais, Dieu soit loué, elle est encore en possession de toute sa tête. Je vais la faire appeler. »

Sa main s'éleva et saisit un épais ruban se terminant par un pompon violet. Quelques instants plus tard on frappa légèrement à la porte et après que la mère supérieure dit « Entrez ! » une religieuse passa la tête dans l'entrebâillement.

« Sœur Marthe, allez demander à sœur Angélique de venir dans mon bureau, je vous prie. »

« Oui, ma mère. » La tête disparut et la porte se ferma doucement.

En attendant l'arrivée de sœur Angélique, je rapportai ce que la mère en recherche de son enfant m'avait confié. Elle avait conservé des bouts d'étoffe des vêtements qu'elle avait elle-même confectionnés pour son enfant avant de la déposer dans le tour. Elle désirait garder en sa possession des traces bien tangibles pour l'aider à l'identifier lors de sa quête. J'avais déjà mentionné cette information dans ma missive mais je jugeai pertinent de la réitérer en ce lieu et en ce temps. Je fus interrompu, alors que je terminai mon récit, par quelques coups frappés à la porte.

« Entrez, entrez, Sœur Angélique ! »

Une vieille dame, le dos courbé, la main droite serrant une canne, fit quelques pas dans la pièce, salua la mère supérieure puis tourna vers moi ses yeux pétillants qui donnaient à toute sa physionomie une bonhomie de bon aloi.

« Merci de votre venue rapide ma fille, prenez place près de nous. »

Brièvement la mère supérieure expliqua la raison de ma visite tandis que l'aïeule s'installait sur une simple chaise à l'assise de paille tressée. Un silence suivit l'explication puis la Supérieure comprenant que Sœur Angélique ne parlera pas avant d'en avoir reçu la permission, elle ajouta rapidement :

« Parlez librement et sans crainte, ma fille ! »



In-folio

« Je vois le registre sur la table. Les questions de Monsieur y trouveront certainement leurs réponses. Je le reconnais sans hésitation, c'est celui utilisé à chaque nouvelle arrivée d'un enfant laissé à nos soins dans le tour à l'entrée de l'hospice. Seulement je n'ai jamais appris à lire et je suis donc bien incapable de retrouver le passage qui concerne la petite fille qu'on cherche. »

La Supérieure la rassura d'un sourire bienveillant.

« C'est ensemble que nous retrouverons la minute que nous cherchons. Vous avec votre mémoire, moi en lisant les écrits. »

« Mesdames, pardonnez-moi, heu, ma mère, ma sœur. Mis à part les bouts d'étoffe que j'ai mentionnés, je suis en possession d'informations complémentaires qui pourraient nous aiguillonner plus finement vers l'objet de ma quête. En effet, mes contacts antérieurs avec Monsieur Mercier, que vous connaissez bien si mes renseignements sont exacts, m'ont permis de faire avancer mes recherches. Je suis donc en mesure d'assurer selon ses propres dires qu'un enfant de sexe féminin a été déposé ici même, dans le tour, aux environs du 20 mars. Il pense même qu'il est tout à fait probable

que l'enfant se nomme Joséphine Adrien. Je me suis permis de vous importuner dans le seul but d'obtenir ici la confirmation ou le démenti de ces informations et je vous serais reconnaissant de me donner une certitude à ce sujet. »

A ces mots, la mère supérieure déplaça légèrement le registre pour le lire plus commodément. Elle le feuilleta, tourna une page, revint à la page précédente et posa l'index sur les notes du mois de mars 1820.

« Voilà, j'ai trouvé, c'est là. » Elle nous regarda l'un après l'autre d'un air satisfait. « Si vous le voulez bien, je vais le lire à haute voix. Sœur Angélique, je vous demanderais, si vous avez des éléments ou des souvenirs qui vous reviennent à l'écoute de la lecture, de nous en faire part et je vous en prie n'hésitez surtout pas à m'interrompre. »

« Nom donné : Adrien, Joséphine. Trouvé dans le tour à 9 heures du soir un enfant de sexe féminin. Deux langes, un de limoges rouge et un autre de draps vert, un drapeau et une barde de toile, deux bonnets, l'un de limoges rouge et l'autre de drap vert très clair. »

Sœur Angélique commença à remuer sur sa chaise. Sa main s'ouvrait et se refermait sur sa canne montrant son désir d'interrompre la lecture de l'acte. La mère supérieure leva les yeux et l'interrogea du regard.

« Oui, dites-nous, ma fille. »

« Pardonnez-moi, cette description est certainement correcte, voyez-vous, mais elle ressemble à tant d'autres. Vous savez, presque tous les enfants portent ces sortes de vêtements. Les couleurs seules varient ainsi que la qualité. On peut difficilement se baser uniquement sur ce signalement. »

Je choisis ce moment pour sortir les morceaux d'étoffe que j'avais pris la précaution d'apporter. Je les posai sur le bureau et les soulevant l'un après l'autre, je continuai :

« Voici un bout d'étoffe de limoges rouge et un autre d'un rouge un peu différent, voyez vous-même. Ceci est une pièce de drap vert et celui-ci est d'un vert très clair, si clair en fait qu'il semble presque blanc. La personne que j'essaie d'aider m'a aussi confié ces autres morceaux que voici. »

Prononçant ces mots je les étalai soigneusement afin de bien les isoler les uns des autres. La mère Supérieure posa le bout de ses doigts sur chacun d'eux en hochant de la tête.

« Tout ceci ne peut être un effet du hasard. Ces éléments sont concordants et la date que vous donnez est exacte. Personne ne peut les inventer. Je serais très tentée d'affirmer que nous avons trouvé ce que nous cherchions. »

Sœur Angélique demanda la parole et nous fit part d'une réminiscence qui lui avait traversé l'esprit un instant plus tôt.

« Je me souviens qu'un jour alors que sœur Cyprienne revenait de la mairie où elle avait présenté la petite Joséphine, elle m'a dit en riant que Monsieur Latune n'arrivait plus à distinguer les couleurs des vêtements. D'abord il croyait que c'était vert puis que c'était blanc. Je lui ai reproché gentiment de ne pas être très charitable pour un pauvre monsieur dont la vue baissait. Elle a reconnu qu'en effet ce n'était pas vraiment bienveillant de sa part et qu'elle se confesserait sans tarder. »

A l'écoute de cette anecdote mes doutes fondirent tout à fait. Je n'avais pas oublié une remarque de ce genre contenue dans l'acte de naissance de Joséphine Adrien¹¹. Je partageai mes réflexions avec mes deux interlocutrices. Nous échangeâmes encore quelques propos qui renforcèrent notre conviction. Joséphine Adrien était en effet l'enfant que nous recherchions, cette petite fille née vers le 19 mars 1820, déposée dans le tour d'abandon de l'hospice de Crest.

Rapidement la mère supérieure me fit comprendre que ses activités l'appelaient en d'autres lieux et que notre entretien était terminé.

La lourde porte de l'hospice se referma dans mon dos, la pluie m'attendait. Je pris le chemin du retour, la nuit était tombée sur ces entrefaites.

¹¹ Etat Civil de Crest (1817-1820) page 383

Magdelaine Faucon, la mère (2)

Le Poët Célard, janvier 1837

De ma vie, je n'avais jamais reçu une lettre. Ce matin-là, j'examinais le ciel d'où tombaient quelques flocons épars¹². J'avais l'intention, dans l'après-midi, d'aller rendre visite à une de mes voisines qui ne se sentait pas très bien depuis quelques jours. J'ai vu le facteur déboucher de la rue en face de mon logis. Je n'y prêtais pas vraiment attention étant donné que je le voyais toujours passer sans accorder le moindre coup d'œil vers ma porte, absorbé qu'il était à lire le nom de sa prochaine livraison inscrit sur la missive serrée dans sa main. A mon grand étonnement, je l'ai vu s'arrêter, lever le nez de dessus une lettre, considérer avec un air abasourdi la façade de la maison, rebaisser les yeux sur le papier. Vraisemblablement convaincu de ne pas se tromper, il s'est avancé et nos regards se sont alors croisés. Nous étions certainement aussi surpris l'un que l'autre. J'ai quitté en hâte ma fenêtre pour lui ouvrir. Sur le seuil, tout sourire, il m'a tendu un papier plié d'une couleur brunâtre.

« Voilà, mère Faucon, une lettre pour vous ! »

Ses yeux rieurs me dévisageaient. Il voyait clairement que ma surprise de recevoir cette lettre était encore plus grande que celle qu'il avait eue un instant plus tôt. Alors, pour rire, il a fait comme s'il avait un plateau dans les mains, le papier, au milieu, bien à plat dessus. Il a plié l'échine et en une sorte de révérence m'a remis officiellement, avec un clin d'œil, la lettre qui m'était destinée.



Facteur rural

Encore stupéfaite, j'ai saisi le pli. Le facteur a donné un petit coup à sa tempe et m'a souhaité une bonne journée. Je n'ai même pas eu l'idée de lui répondre tant j'étais absorbée par ce papier dépassant de mes mains. Comme une automate j'ai refermé ma porte. J'ai considéré la lettre sous toutes ses coutures. Le côté arrière était cacheté avec de la cire. Mes mains tremblaient un peu, je n'osais pas l'ouvrir. J'avais bien entendu une idée de l'expéditeur, ce ne pouvait qu'avoir une relation avec ma fille.

A qui demanderais-je d'ouvrir la lettre et de me la lire. J'envisageais de le demander au facteur, mais j'étais presque sûre que, dans ce cas, le contenu de la lettre serait bientôt connu du village entier. Peut-être vaudrait-il mieux que je demande au maître d'école de m'aider. Je savais que c'était un nouveau maître, un tout jeune. Ma voisine Archinard venait de me parler de lui, seulement quelques jours avant. Son nom m'échappait mais ce n'était pas grave, je pourrais le demander. Cependant un jeune homme comme lui saurait-il tenir sa langue. En y réfléchissant bien, je doutais de plus en plus et en fait, je trouvais que ce n'était pas une si bonne idée que ça.

¹² L'hiver 1836-1837 était très froid

Brusquement une pensée me traversa l'esprit. « Mais que je suis bête, pourquoi n'y ai-je pas pensé avant. C'est pourtant évident. » En un instant j'avais pris ma décision. J'allais me rendre en fin d'après-midi à la mairie où je demanderai l'aide de notre maire Monsieur Auguste Peysson¹³.

En arrivant à la mairie j'ai tout de suite poussé la porte car elle était entre-ouverte. Dans le couloir je m'avançais en essayant de reconnaître les voix d'hommes qui se faisaient entendre de la pièce où se tenait généralement notre élu. J'ai toqué deux fois et immédiatement j'ai entendu un « Entrez ! » J'ai su sans hésiter que c'était le maire qui avait parlé.

Du seuil je l'ai vu derrière son bureau et devant lui un jeune homme assis sur une chaise.

« Bonjour Madame Faucon. En quoi puis-je vous être utile ? » m'a demandé Monsieur Peysson avec un grand sourire qui s'effaça en un instant. « Pardon, me voilà bien impoli. Je vous présente Monsieur Blanc, Henry Blanc¹⁴, notre nouvel instituteur public. »

Ah oui bien sûr, c'était Blanc. C'était bien ce nom que la voisine avait dit.

L'instituteur s'est levé de sa chaise, m'a salué de la tête, a pris congé de Monsieur le maire et s'est dirigé vers la porte qu'il a fermé derrière lui.

« Que puis-je faire pour vous ? » a demandé le maire pour la seconde fois en me désignant la place vide que l'instituteur avait occupée.

J'ai saisi les pans de ma robe à deux mains pour ne pas trop la froisser en prenant place. Les yeux baissés je lui ai dit bonjour et je me suis tout de suite excusée de le déranger dans ces activités. Puis je me suis permis de le regarder bien en face et je lui ai dit : « Aujourd'hui j'ai reçu une lettre. » J'ai tiré la missive de ma poche et l'ai posée entre lui et moi sur la table sans la lâcher. « Je ne sais pas lire voyez-vous. Je suis ici pour savoir si vous pouvez me la lire, je vous en serais très reconnaissante. »

Le maire a hoché la tête puis il a pris la lettre que je lui tendais et s'est mis à l'examiner avec attention.

« C'est une lettre importante, je vois ici le sceau d'un Juge de Paix et si je ne me trompe pas, elle a été envoyée par Monsieur Lenoir, le Juge de Paix de Marsanne. »

Je savais que Monsieur Peysson était au fait de ma situation puisqu'il connaissait les petits et les grands problèmes des uns et des autres dans le village.

Le maire a fait tourner la lettre entre ses doigts puis il a cassé la cire du sceau et a déplié la feuille. Il l'a posée sur son bureau et en a lissé doucement la surface de ses deux mains. De la poche intérieure de son veston, il a sorti son lorgnon, l'a coincé sur son nez à l'aide de la petite pince et a commencé à lire avec une voix nasillarde que lui donnait ses narines à moitié bouchées.

« Madame, vous m'avez prié d'enquêter sur le lieu de séjour actuel de votre fille. Puisque vous l'aviez déposée le 18 mars 1820 dans le tour d'abandon de Crest, j'ai tout d'abord sollicité la collaboration du secrétaire de la mairie de Crest. Il m'a présenté les actes de naissance de l'année 1820. La fillette qui a été enregistrée le 19 mars porte présentement le nom de « Joséphine Adrien ». Dans l'acte se trouve également le nom de la religieuse qui l'a présentée. On y trouve en outre la description des vêtements portés par l'enfant au moment de sa prise en charge par l'hospice. Cette description correspond admirablement avec les bouts de tissu que vous aviez mis à ma disposition. Je me suis ensuite enquis du lieu où une jeune fille d'environ seize ans, portant le nom indiqué dans l'acte de naissance, pouvait résider. Cette tâche assez ingrate fut facilitée par un heureux hasard. J'ai pris connaissance qu'une pastourelle, répondant à ces critères, logeait non loin de mon domicile. Aussitôt j'ai agi en sorte d'en rencontrer le maître pour l'entretenir de ma démarche. Lors de notre entrevue, j'ai rencontré cette demoiselle ce qui me permit de lui poser quelques questions concernant sa tendre enfance. Elle n'en avait malheureusement que très peu mais quelques récits qui lui furent contés lui permirent de me transmettre le lieu où elle fut trouvée : l'hospice de Crest et les noms de deux personnes qui la soignèrent : une certaine Sœur Cyprienne ainsi qu'une Sœur Angélique. Cet entretien a grandement fait avancer ma quête. Cependant pour plus de certitude, j'ai encore envoyé une lettre à la mère supérieure de l'hospice pour solliciter un rendez-vous. Sa réponse positive a permis d'ajuster les dernières pièces de ce puzzle. Par cette missive j'ai l'honneur de vous confirmer que le nom de votre fille est : Joséphine Adrien.

¹³ Etat Civil du Poët Célard (1793- An X) page 29

¹⁴ Etat Civil de Vesc (1813-1822) page 105

Votre serviteur
Signé *Lenoir, Juge de Paix*

Le maire a levé les yeux du papier, il a retiré son lorgnon et le gardant à la main m'a dit de sa voix normale :

« Au bas de la lettre se trouve l'adresse du patron de votre fille. »

J'ai souri et j'ai hoché la tête. J'étais très émue. Je n'avais pas tout compris ce que ce brave juge avait écrit mais la fin de la lettre m'a fait tressaillir d'émotion. Tout de suite après, des tas de questions m'ont assailli. Je me demandais ce que je devais faire maintenant. Comme j'aimerais la voir, lui parler, tout lui expliquer. Mais quelle réaction allait-elle avoir ? Est-ce qu'elle allait m'accepter, sera-t-elle fâchée contre moi de l'avoir abandonnée. Pendant cet instant de perturbation totale de mes sentiments, le maire, lui, repliait posément la lettre et en me la tendant a repris la parole.

« Je vous conseille de bien réfléchir maintenant à ce que vous voulez faire. Je ne pense pas qu'il soit très sage de vous précipiter à la ferme de son patron. Il vaudrait peut-être mieux que vous annonciez votre venue par une lettre. »

« Mais comment faire ? Si j'envoie une lettre, elle ne pourra pas la lire, elle est aussi illettrée que moi. » me suis-je écriée.

Le maire m'a considérée avec un sourire dans les yeux et a agité la lettre devant mon nez.

« Comment le savez-vous ? Peut-être qu'une personne charitable lui a appris ses lettres ! Et d'ailleurs, vous, comment avez-vous fait quand vous avez reçu ça ? Vous avez cherché de l'aide n'est-ce pas ! Alors elle, elle fera la même chose et d'ailleurs je suis persuadé que son patron est de bonne volonté. En plus de ça, il est fort probable que Monsieur Lenoir va le contacter lui-aussi pour lui annoncer le résultat de ses recherches. Soyez donc sans crainte, votre fille saura déjà ce qu'il en est quand elle recevra votre lettre. »

« Mais qu'est-ce qui vous fait penser que ça va se passer comme ça ? » ai-je demandé vivement.

« C'est une part de son travail voyez-vous. Un Juge de Paix sert d'intermédiaire entre deux partis. Dans votre cas, entre vous-même et votre fille. Par conséquent il est de son devoir de faire connaître ses résultats à l'une comme à l'autre. »

« Ah bon ? Ah ça alors ! » a été mon seul commentaire étonné.

Le maire m'a rendu ma lettre et tandis que je la remettais précieusement dans ma poche, il m'a dit :
« Rentrez chez vous maintenant, reprenez votre calme et tâchez d'avoir les idées bien claires pour réfléchir à tout ce que vous voulez mettre dans votre lettre. Dès que vous serez prête, revenez à la mairie et je ferai en sorte que votre lettre sera écrite et envoyée. »

Je n'ai trouvé que des mots bien faibles pour le remercier de sa bonté et c'est le pas léger et la tête bourdonnante que j'ai repris le chemin de mon logis.

Joséphine, la fille (3)

Mars 1837

L'hiver de 1836-1837 est resté dans les mémoires. La neige abondante ensevelissait toute la campagne. Les loups poussés par la faim se faisaient entendre régulièrement et attaquaient les troupeaux mal gardés. Nos bons chiens montraient les dents et les chassaient sans pitié. Ils ont toujours réussi à les garder à distance. Nos voisins ont eu moins de chance et les loups leur ont tués cinq de leurs brebis. Puis peu à peu, on a senti l'approche de la belle saison. La neige reculait de plus en plus haut vers les sommets.



Loup **wolf**

Le Juge de Paix était passé en octobre et, depuis, j'attendais patiemment mais sans grand espoir. Sa venue m'avait fait me poser des questions. Est-ce que des choses allaient changer pour moi ? Puis la vie de tous les jours a repris le dessus et lentement j'ai essayé de ne plus penser à ce qu'il m'avait dit pour retomber dans ma routine de toujours. La vie nouvelle que j'avais cru entrevoir s'est évanouie et j'ai arrêté sans vraiment m'en rendre compte de l'imaginer.

Un soir, j'étais en train de rentrer les brebis. Je regardais en marchant le beau coucher de soleil de ce soir d'hiver. Les dernières lueurs mêlaient divers ocres à des rouges qui allaient de la couleur du sang au rose pâle. Au moment où je passais devant la porte d'entrée de la ferme, Jacques, le premier valet, s'est avancé vivement. J'ai compris qu'il me guettait pour ne pas à avoir à parcourir le chemin jusqu'à la bergerie. Il s'est entouré la bouche de ses deux mains et a crié pour couvrir le martèlement des pas des bêtes. Je devais bien vite revenir parce que le maître voulait me voir. J'ai rapidement expédié les soins aux brebis pour courir me présenter à la porte ouverte du beau salon. Le maître était assis à sa place habituelle. Mes yeux sont tombés sur une lettre posée sur le bureau, devant lui, bien en évidence. A mon entrée, il a levé la tête et a jeté avec nonchalance le journal qu'il lisait sur une petite table qui se trouvait à côté de lui.

« Ah, c'est toi Joséphine. Approche ! Approche ! Je n'ai jamais mangé personne ! Ecoute bien ! Je viens de recevoir une lettre du Juge de Paix. Il me demande de te donner les résultats de ses recherches pour retrouver tes origines... Euh d'où tu viens. »

Un nœud tout à coup m'a serré le ventre. Je ne savais pas que dire mais je voyais bien que le maître n'était pas vraiment intéressé par mes réactions parce qu'il a continué immédiatement.

« Je ne te lis que les passages les plus importants. Euh voyons ... oui voilà on commence ici. Alors ... le texte est le suivant : Joséphine Adrien, votre bergère, est la fille naturelle de Magdelaine Faucon de Poët Célard et d'un père inconnu. Madame Faucon m'a demandé expressément d'entamer des recherches à propos de sa fille qu'elle a déposée dans le tour d'abandon près de l'hospice de Crest le 18 mars 1820. J'ai accepté cette requête si touchante car elle désire ardemment rétablir le lien qui l'attache à son enfant, et ce désir m'a été confirmé par elle-même et ceci par écrit... »

Le Maître a arrêté de lire parce qu'il a bien vite compris que le langage utilisé par le juge m'était parfaitement inconnu. En effet, j'entendais des sons qui devaient avoir un sens mais je n'avais aucune idée de ce qu'ils pouvaient bien vouloir dire.

Mon maître, ce soir-là, m'a bien étonnée. Tous les domestiques de la ferme le trouvaient froid et distant mais moi je l'ai vu autrement. Avec bienveillance il a résumé, je pense, ce qu'il venait de lire et a continué de cette façon pour le reste de la lettre.

« Le juge dit que Magdelaine Faucon est le nom de ta mère. Elle t'a portée chez les religieuses à Crest. Elle a demandé à Monsieur le Juge de Paix de te chercher parce qu'elle veut te connaître. Ah, oui, c'est important aussi, il me demande mon autorisation parce que, si tu le veux, toi, il faudrait que tu ailles lundi après-midi à trois heures dans son bureau. Madame Faucon, ta mère comparaitra... euh, viendra aussi. »

Tête baissée, parce que je n'osais pas le regarder en face, j'ai bredouillé que j'aimerais bien y aller.

« A la bonne heure ! » a-t-il dit « Lundi, Jacques doit aller à Marsanne car je ne peux pas m'y rendre moi-même. Il va examiner un bouc que quelqu'un veut vendre. Tu pourras y aller avec lui. Je lui en parlerai tout à l'heure. »

J'ai dit : « Merci Maître mais qu'est-ce que je dois lui dire à ma mère. » En disant ça je me suis rendue compte que j'avais dit à haute voix ce qui m'avait tourmenté après la venue du Juge. Mais je n'avais pas eu l'intention de me confier à mon patron. Aussi j'étais confuse et j'ai couvert ma bouche d'une main. Heureusement mon maître n'y a pas vu d'offense et m'a répondu :

« Je ne peux pas te le dire, mais je crois qu'elle va te raconter pourquoi elle t'a laissée chez les religieuses et pourquoi elle te cherche maintenant. Laisse-la parler d'abord et décide ensuite ce que tu veux lui dire. Mais sache qu'avoir une famille est important. »

Le reste de la semaine est très vite passé. La peur de l'inconnu me tourmentait et le voyage à Marsanne a été trop court. J'avais l'impression que je n'avais pas eu assez de temps pour me préparer. Oh là là là ! Mais qu'est-ce que je vais faire ? Mais qu'est-ce que je vais dire ?

Très vite, on est arrivés à Marsanne. Là, Jacques a dû demander le chemin pour trouver la maison du juge, on y était presque puis on s'est retrouvés devant une maison cossue. Le premier valet pressé m'a demandé de vite descendre. C'est ce que j'ai fait pourtant ma lenteur l'a irrité. J'avais à peine le pied sur le sol qu'il a fait claquer son fouet pour faire avancer le cheval et il a disparu au coin de la rue. J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai frappé à la porte. Pendant un moment j'ai attendu. Personne ne venait m'ouvrir. J'ai levé les yeux et j'ai bien regardé autour de moi. J'allais de nouveau frapper quand j'ai remarqué une petite chaînette avec une poignée qui sortait d'un trou dans le mur. J'ai hésité un instant avant de tirer dessus. Le son d'une cloche m'a fait sursauter. Tout de suite un valet dans un beau costume brun et vert a ouvert l'épais vantail. Il n'a pas eu l'air d'être étonné de me trouver là.

« Mademoiselle Joséphine Adrien, je présume. »

Timidement j'ai secoué la tête pour dire oui. Je me demandais comment ça se faisait qu'il connaissait mon nom.

« Mon maître vous attend. Voudriez-vous bien me suivre ? » a-t-il continué en ouvrant largement la porte pour me laisser entrer. J'ai fait quelques pas en avant et je suis restée plantée à côté de lui stupéfiée de l'entendre me dire vous. Jamais personne ne m'avait dit vous et c'était très étrange d'entendre ce beau monsieur me traiter comme ça.

Puis j'ai dû presser le pas pour le rejoindre parce qu'il s'était déjà dirigé vers un couloir que nous avons longé en silence. Puis le valet s'est soudain arrêté devant une porte et après un léger coup de son doigt plié il l'a ouverte en entendant quelqu'un dire : « Entrez ! »

Là, il m'a souri et a reculé pour me permettre de pénétrer dans la pièce. Je l'ai entendu refermer doucement la porte derrière moi.

Il y avait le monsieur qui était venu voir mon maître et qui m'avait fait appeler. C'était donc Monsieur Lenoir. Il y avait aussi une dame habillée comme une paysanne assise dans un fauteuil. Entre les deux il y avait une large table brillante avec plusieurs tas de papiers bien rangés en pile. J'ai tout de suite su que l'autre fauteuil en face de la paysanne était pour moi. Mon cœur battait fort et j'aurais bien voulu être ailleurs parce que tout était neuf pour moi. Je n'osais pas bouger ni même respirer.

Personne ne disait rien. J'ai vu que la dame cherchait avec hâte quelque chose dans le sac qu'elle avait sur les genoux.

Monsieur Lenoir, muet, nous regardait l'une après l'autre. Après un petit moment que je trouvais bien gênant pour tout le monde, il m'a montré en effet le fauteuil vide en face de la femme et avec un signe de la tête m'a invitée à m'y asseoir. En prenant place j'ai vu que la dame avait sorti un mouchoir et qu'elle se tapotait les joues où coulaient des larmes.

« Je suis ta mère. » a-t-elle dit dans un murmure d'une voix étranglée. Je l'ai mieux regardée et je n'ai pas pu m'empêcher de me mettre à pleurer moi-aussi.

D'une voix douce, presque à mon oreille, elle a commencé à me parler de ce qu'il s'était passé avant et après ma naissance. Elle m'a raconté la colère de son père, l'aide que ses cousins lui avaient apportée, toute la peine qui était sienne à cette époque. Le juge de Paix écoutait sans rien dire. Il hochait doucement de la tête de temps en temps avec un air attristé ou touché.

Au bout d'un certain temps, profitant d'un instant de silence, il nous a dit :

« Je vois que vous avez déjà fait un peu connaissance. Il me semble que maintenant vous devriez fixer un nouveau rendez-vous afin de vous revoir et continuer à converser comme vous venez de le faire. Mais avant de nous séparer, mon devoir m'oblige à vous prévenir que, au regard de la loi, vous n'avez encore aucun de ces liens familiaux qui, je le vois commence à se tisser entre vous. Pour les officialiser il faudra suivre une autre procédure. Si vous décidez ensemble de régulariser votre parenté, il faudra revenir me voir et je ferai le nécessaire. »

Après avoir salué et remercié chaleureusement le Juge, nous sommes sorties de la pièce. Le valet, souriant et prévenant, nous a accompagnées jusqu'à la porte qui donnait sur la rue. Dehors il faisait très doux pour une journée de fin de l'hiver et nous avons fait nos premiers pas dans le monde ensemble.

Joséphine, la fille (4)

Printemps 1839

Après cette première rencontre, les choses ont changé et pourtant le fond restait le même. Je me suis installée à Poët Célard où j'avais trouvé du travail dans une ferme. Quand mon travail me le permettait j'allais la voir et nous parlions pendant des heures. Elle me parlait de sa famille qui devenait peu à peu la mienne. J'ai rencontré un petit garçon, Paulin¹⁵, que j'ai commencé à considérer comme mon petit frère puisqu'il l'était pour une moitié. A l'époque il avait sept ans. Il a commencé à aller à l'école. Maître Blanc lui apprenait à lire, écrire et compter.

J'ai fait connaissance avec les cousins de ma mère Jean Pierre et Jean Louis. Jean Pierre vit à Truinias et il est marié¹⁶ avec Louise Bonnet. Jean Louis, lui, habite dans le village. Il est déjà deux fois veuf et a une petite fillette qui porte le nom de Jeanne¹⁷.

Un après-midi, tout à coup ma mère a demandé : « Est-ce que tu as un amoureux ? »

J'ai rougi jusqu'aux yeux. Je n'en avais pas mais c'était difficile de parler de ces choses. Je suis restée silencieuse mais elle a insisté pour avoir une réponse.

« Non, je n'ai pas d'amoureux. Je n'ai pas eu beaucoup de temps à moi pour y penser. »

« Mais tu ne voudrais pas te marier ? » a-t-elle demandé. « Tu as dix-neuf ans, il y a beaucoup de filles qui se marient à ton âge, tu sais. Tu devrais y penser aussi. »

Je me suis mise à réfléchir à ce qu'elle me disait. J'avais un travail, mon maître me traitait comme il faut, je n'avais pas à me plaindre mais je gagnais peu. J'avais des avantages, j'étais nourrie et je recevais une paire de chaussure par an par exemple et de loin en loin il me donnait quelques sous. Mon travail m'occupait bien, comme j'avais été occupée toute ma vie, toujours au service d'autres. Mais mettre des sous de côté, pour un jour, avoir ma maison à moi, je voyais bien que ce n'était guère possible. Etre maître de soi-même, ne rien devoir à personne, c'était un avenir de rêve qui n'était pas fait pour moi, c'était trop beau. Et puis pour se marier il faut de l'argent, pas quelques sous à peine suffisant pour s'offrir quelques colifichets quand on va à la ville. Et ce n'est pas tout. Pour se marier il fallait aussi un homme. C'était trop d'empêchements et je n'osais pas en parler à ma mère, ah ! comme j'avais encore des difficultés à lui donner ce nom de mère.

Elle, par contre semble-t-il, elle avait tout prévu et ne voyait rien de gênant ni d'impossible sur le chemin de mon futur mariage.

« Tu sais bien que j'ai quelques lopins de terre et mon petit commerce. Je vends des herbes, des légumes, des œufs et de temps en temps un poulet. Je ne suis pas riche comme ton patron mais je gagne suffisamment pour pouvoir mettre un peu d'argent de côté. Cet argent, je t'en donnerai une partie quand tu te marieras. »

La joie qu'elle montrait en me disant cela me faisait sourire mais je n'y croyais pas trop à ce mariage. Qui aurait cette drôle d'idée d'épouser une enfant des hospices, une fille qui avait fait la honte de sa mère, une fille bâtarde, la fille d'une fille-mère.

Ce jour-là, nous n'avons rien dit de plus à ce sujet.

Magdelaine Faucon, la mère (3)

Printemps 1839

On a parlé bien longtemps cet après-midi. On rattrape comme on peut tout le temps qu'on a perdu loin l'une de l'autre. Paulin aime bien sa grande sœur. Il parle souvent d'elle.

« Elle vient quand Fine ? »

« Petit bonhomme son nom, c'est Joséphine, tu sais bien. Elle viendra peut-être demain si son maître lui donne la permission. »

¹⁵ Etat Civil du Poët Célard (1823-1832) page 119

¹⁶ Etat Civil du Poët Célard (1823-1832) page 23

¹⁷ Etat Civil du Poët Célard (1823-1832) page 51



Ecoliers

Je vois qu'il est content et ça me fait plaisir parce que moi aussi je suis tellement heureuse qu'elle ne me reproche pas trop ce que je lui ai fait. Au début, j'ai eu du mal pour bien expliquer mon abandon, à cause de mon père, des gens, de la pauvreté, de ma honte. C'était dur de revenir sur ces moments de chagrin et de lui en parler. J'ai versé bien des larmes en les revivant.

Maintenant quand elle arrive au village, je vois bien les gens la suivre des yeux sans lui adresser la parole. Ils la jugent des pieds à la tête, un mauvais sourire au coin de la bouche. Je ne sais pas si elle s'en rend compte. Et puis il y a mes voisines qui comme par hasard ont justement besoin de quelque chose quand Joséphine est là. Je fais semblant de rien parce que c'est bon pour mon petit commerce, il faut bien le dire. Par contre ce qui me plaît moins et même pas du tout c'est que les gars du village la lorgnent sans vergogne. Je dois vraiment la mettre à l'abri ma Joséphine en lui trouvant un mari comme il faut qui s'occupera bien d'elle. Je ne voudrais pas qu'il lui arrive la même chose qu'à moi, parce que c'est que du malheur.

Je lui en ai touché un mot cet après-midi mais je crois qu'elle ne veut pas se marier. En tout cas, pas encore mais pourtant il faudra bien. J'aimerais bien lui trouver un brave petit gars. Le mieux ce serait qu'il ne soit pas du village. Un garçon qui n'a rien à voir avec ce qui s'est passé dans le temps. Et puis s'il n'est pas trop gourmand, je préférerais parce que je n'ai pas trop d'argent à donner à ce nouveau ménage. C'est bien compliqué quand même mais je suis sûre que je vais y arriver. Je vais prendre mon temps et je le trouverai mon gendre !

André Barthelemy Ponçon (1)

Printemps 1839



Marsanne Alexandre Debelle

Ce matin, je suis allé voir ma mère qui vit avec mon frère et son épouse dans la ferme familiale. Quand mon père est décédé en 1835¹⁸, mon frère a pris la ferme. Il s'appelle Pierre¹⁹ comme notre père et, déjà en 1831, il s'est marié²⁰ avec Marie Peysson. D'abord notre frère Antoine était là pour

¹⁸ Etat Civil de Marsanne Décès (1826-1858) page 88

¹⁹ Etat Civil de Marsanne Naissances (An XIII-1812) page 24

²⁰ Etat Civil de Marsanne (1823-1832) page 197

aider à la ferme mais ça n'a pas duré, il a dû partir faire son service et c'est là qu'il est mort en 1837²¹ d'une maladie.

Quand je suis entré dans la cuisine, ma mère était assise près de son feu. Elle avait l'air fatigué qu'elle a souvent depuis la mort du père. Les rides sur son visage se sont creusées.

D'un mouvement las, elle m'a indiqué une chaise et m'a dit :

« Approche, Barthelemy. Tire la chaise par ici et assieds-toi là avec moi ! Il faut qu'on parle tous les deux. »

Elle a regardé fixement Marie, ma belle-sœur, qui n'a pas compris tout de suite. Elle nous dévisageait surprise puis enfin, d'un geste agacé, elle a posé son tricot sur la table, les aiguilles qui se chevauchaient pointaient agressivement au-dessus de la laine. Avec un grognement mécontent, elle a quitté la pièce. La mère s'est remise à parler : « La semaine passée, on a eu la visite de quelqu'un. Une femme. » Elle s'est tue de nouveau. Elle semblait réfléchir à ce qu'elle devait dire maintenant. Enfin elle a repris : « Ça te fait quel âge ce jour ? »

Je n'ai pas eu tout de suite de réponse à cette question. Je me suis creusé la tête et j'ai fini par dire :

« Vingt et un, je crois. »

« Et bien moi j'en ai presque cinquante. Je ne sais pas combien de temps il me reste mais je voudrais bien voir mes petits enfants de mes propres yeux. »

Mon frère n'avait pas encore d'enfants. Ma sœur Emelie²² n'était pas mariée et Marguerite ma grande sœur aînée avait un enfant naturel mais elle ne vivait pas avec ma mère. Elle vivait dans le village mais sous un autre toit.

« Pourquoi vous ne demandez pas à Marguerite... »

Sans détour ma mère m'a demandé avec force : « Pourquoi tu te maries pas ? »

J'étais interloqué. Je m'étais demandé pourquoi elle m'avait fait venir et j'avais pensé à plein de choses mais je n'avais vraiment pas pensé à ça.

« D'abord, je ne sais pas si je veux me marier et puis vous savez bien que je ne peux pas nourrir une famille, je n'ai pas le sous. »

« La femme qui était ici cherche un mari pour sa fille et elle est pas pauvre, elle. Elle vend des herbes, des légumes, des poules; enfin plein de choses tu vois. Et sa fille, figure-toi qu'elle travaille aussi, elle répare des habits. Comme ça elle gagne sa vie, elle dépend pas d'un patron. »

« Vous lui avez dit que je n'ai pas de terre et que moi, il faut bien que je travaille chez les autres pour gagner ma croûte ? »

« Oui, elle le sait mais elle dit qu'elle y voit pas de problème. »

Alors là, j'étais très étonné de cette bonne femme qui voulait me donner sa fille et qui ne voyait aucun problème alors que je n'avais pas un sous en poche. »

La mère devant la tête que je faisais a compris ce que je pensais. « Elle est un peu restée dans le vague mais je pense que c'est à cause de la situation dans leur famille. »

J'ai pensé : « Ça c'est le bouquet ! Méfions-nous, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans cette histoire. »

Magdelaine Faucon, la mère (4)

Été 1839

J'ai parlé une fois de plus aujourd'hui avec la veuve Ponçon, on a discuté des conditions du mariage de ma Joséphine. Si on tombe d'accord sur les détails qui restent, elle pourrait bien se marier à la fin de cette année.

Je suis arrivée tôt dans l'après-midi à la ferme de Pierre Ponçon, le frère de Barthelemy. C'est la belle-fille de la veuve Ponçon qui a ouvert la porte quand je l'ai frappée de mon poing fermé. Elle m'a suivie dans la cuisine qui se trouvait juste en face de l'entrée. La veuve Ponçon était assise derrière la grande table de bois brut patinée par des années de service. Elle coupait des légumes et en me voyant elle s'est essuyée sur son tablier et m'a tendu une main toute brune de terre. Je l'ai saisie sans montrer mon peu d'envie de la serrer aimablement.

²¹ Etat Civil de Marsanne (1833-1842) page 270

²² Etat Civil de Marsanne Naissances (An XII-1812) page 105

« Bien le bonjour, Madame ! » m'a-t-elle dit toute souriante. « Je suis contente de vous voir par cette belle journée. »

C'est avec plaisir que je voyais sa bonne humeur. C'est toujours plus facile de discuter avec une personne joviale. Pendant que je la regardais se lever et contourner la table pour venir à mes côtés, elle a continué à parler.

« Allons nous promener dans le jardin ; c'est toujours tranquille à cet endroit, on y sera bien. »

Son potager n'était pas très grand mais il y poussait toutes sortes de légumes et j'ai remarqué quelques herbes aromatiques dans des pots. »

Elle se félicitait d'avoir de beaux légumes. C'était vrai, elle pouvait être fière parce que, pour sûr, ils étaient superbes. Dans un coin, elle avait un petit poulailler où ses poules et son coq pouvaient se percher pendant la nuit. Je les voyais gratter avec ardeur un tas de fumier pour y dénicher des vers.



« Le problème avec le jardin potager c'est que des fois, il y en a trop de légumes. Et puis après il y en a pas assez. C'est comme mes poules, à la belle saison, elles pondent tellement que je ne sais plus que faire des œufs et puis plus rien. Heureusement qu'on va au marché mais... »

« Et bien voilà, Madame, c'est ça mon petit commerce. J'ai aussi un jardin potager bien plus petit que le vôtre alors ma récolte est aussi plus petite. Alors j'achète partout où je peux les légumes et les œufs des gens qui ne peuvent pas aller eux-mêmes au marché. J'apporte cette marchandise au marché ou alors je les revends près de chez moi. »

« Ah, ça c'est bien. C'est une bonne idée. » a-t-elle répondu en dodelinant de la tête d'un air ravi.

Je n'avais pas l'intention de discuter de mon jardin pendant des heures et j'ai aiguillé la conversation vers le sujet qui m'intéressait, le mariage.

« Et oui ça m'occupe bien mais dites-moi il travaille où, votre fils ? »

« En ce moment, dans une ferme près du village mais j'espère bien que ça va pas durer et qu'il va faire un autre travail qui paye mieux. »

Brusquement une petite rime m'a traversé l'esprit. Je l'avais entendue dire par un ouvrier de mes connaissances, c'était :

« *L'ouvrier :*

Maître, que votre cœur ne soit point inflexible ;

Augmentez mon salaire... et soulagez mes maux! »

« *Le maître :*

Valets, soignez mes chiens : mon âme trop sensible

Ne peut voir sans pitié souffrir les animaux. ²³ »

J'ai pensé que ce n'était pas le moment de réciter cette petite rime donc je n'ai rien dit. Je me demandais bien de quelle sorte de travail il était question mais je n'osais pas encore le demander.

« Mon fils m'a dit qu'il n'a pas trop envie de se marier parce qu'il gagne trop peu. Il se demande pourquoi, vous, vous accepteriez un mari comme lui pour votre fille. »

« Ecoutez, c'est douloureux pour moi de devoir vous expliquer ce qui me pousse à le faire. Mais je comprends bien que c'est nécessaire pour pouvoir nous entendre et conclure peut-être. Voyez-vous,

²³ Deux strophes des « *Plaintes du Pauvre* » de Théodore Lebreton

quand on est jeune, on fait des fois des bêtises et toute sa vie on traîne ça comme un boulet. Il arrive même que les enfants aussi ont à en souffrir. »

La veuve Ponçon semblait parfaitement comprendre ce que j'essayais de dire. Ce n'est que plus tard que j'ai appris qu'elle avait une fille célibataire avec un enfant. Elle me regardait d'un air entendu puis, en fronçant les sourcils, elle m'a demandé :

« J'ai appris que votre fille porte un autre nom que le vôtre ; comment ça se fait ? »

Maintenant je comprenais son hésitation. Elle s'était drôlement bien renseignée sur nous et elle avait même trouvé le lieu où Joséphine habitait puisqu'elle savait son nom. J'aurais dû expliquer la différence de nos noms avant qu'elle m'en parle.

« Vous avez raison, madame. Elle a reçu son nom quand elle habitait chez les religieuses à Crest. »

Elle a levé un sourcil d'étonnement mais j'ai vu qu'elle savait exactement ce que ça voulait dire et j'ai continué sans m'attarder sur ce sujet :

« Vous m'avez dit que votre fils espère avoir un autre travail, est-ce que je peux vous demander de quelle sorte de travail il s'agit ? »

« Mais bien sûr madame. Quand mon fils était petit, son père l'a envoyé à l'école. Le maître était très content de son travail. Et voilà-t-il pas qu'il y a quelques semaines j'ai appris qu'on va installer un bureau de poste dans notre commune dans peu de temps. L'adjoint au maire cherche maintenant des facteurs. Vous pensez bien que je n'ai pas hésité à demander si notre Barthelemy était un candidat possible pour cette fonction. Il m'a dit qu'il allait le demander au Conseil. »



Facteur rural

J'ai demandé : « Combien ça gagne un facteur ? »

« Bien 500²⁴ francs l'année ! » m'a-t-elle répondu triomphalement.

« Eh bien ! C'est drôlement mieux qu'un journalier, non ? Parce qu'il gagne combien, lui, en ce moment à l'année ? »

« Entre les 200 et 300 francs²⁵, pas bien plus. »

« C'est bien ce qui me semblait. Ces 500 francs, plus ce que gagne ma Joséphine, ils pourront bien vivre. Sans parler de ce que je peux leur donner au début pour les aider à s'installer. »

Les yeux un peu écarquillés, la veuve Ponçon m'a répondu dans un souffle : « Oui, oui, bien sûr ! »

Puis se ressaisissant vite, elle a poursuivi : « Alors, ce mariage, il pourrait se faire quand ? »

Elle a semblé réfléchir un moment. Je sentais vaguement que sa proposition était déjà prête. L'air de rien je lui ai laissée le temps de bien annoncer son offre. Enfin, elle a dit :

« Moi, je pense que ça pourrait se faire en automne, qu'est-ce que vous en pensez ? »

²⁴ Peut-être ne sait-elle pas que ce montant est un maximum, pour des trajets spéciaux et périlleux. Source : Les hommes qui relient hommes; histoire postale.

²⁵ Source : Les inégalités des revenus en France du début du XVIII siècle à 1985, Christian Morrisson et Wayne Snyder (page 142)

Immédiatement, j'ai dit : « Holà, il faut d'abord savoir ce qu'ils en pensent de cette date et puis quand même ce qu'ils pensent l'un de l'autre, non ? »

D'un air contrarié elle a admis : « Oui, peut-être. Oui, c'est sans doute mieux. »

Pour faire un peu accélérer la transaction, j'ai proposé : « On pourrait arranger une petite rencontre chez moi au Poët Célard. »

« Comment ça au Poët Célard ! Qu'est-ce qu'il y a de mal avec Marsanne ? » a craché la veuve Ponçon, offusquée.

Je voulais éviter tout malentendu aussi j'ai répliqué : « Il n'y a rien de mal avec Marsanne. Ce que je voulais dire c'est qu'on ne peut pas proposer à nos jeunes de se rencontrer ni dans la chambre de ma fille ni dans celle de votre fiston. Ce ne serait pas raisonnable de faire entrer le loup dans la bergerie, vous ne pensez pas ? Et puis ça ferait jaser les gens vous savez comme ils sont, hein ! »

« Vous avez raison, » a-t-elle répondu, « je vous avais mal comprise. Je vais demander ce que Pierre pense de ce mariage, après tout Barthelemy est son frère cadet. Bien que c'est moi le chef de famille, deux opinions valent mieux qu'une, pas vrai ? »

A petit pas, on a fait le tour de son jardin en commentant ce qu'on voyait autour de nous et en nous lamentant des ravages que provoquaient les escargots. Ensuite elle m'a proposée une tasse de tilleul que j'ai acceptée. Le temps passait et je devais partir. Entre-temps la belle-fille Marie s'était bien occupée de mon mulet aussi j'ai pu partir après les avoir toutes deux saluées. Une longue trotte m'attendait encore pour revenir chez moi mais j'étais assez satisfaite de mon après-midi.

Joséphine, la fille (5)

23 novembre 1839

Cette après-midi, je me suis mariée. Le mariage a eu lieu chez nous au Poët Célard. Magdelaine Faucon -ma mère- a tout organisé ici. Mon seul rôle a été de dire « oui » au bon moment. Barthelemy me semblait un gars sympathique mais j'aurais bien voulu mieux le connaître. On ne s'est rencontré que cinq fois avant notre mariage d'aujourd'hui. Il me semble bien l'avoir vu une ou deux fois au village mais à ce moment-là il n'était pas question d'épousailles et d'ailleurs je ne connaissais même pas son nom.

Nous avons presque dû annuler le mariage. Tout ça à cause de monsieur Jarrias²⁶ l'adjoint à la mairie de Marsanne. Il avait promis à ma future belle-mère de demander au conseil si Barthelemy pouvait devenir facteur mais le conseil n'avait pas encore pris de décision. Un beau matin, dans la semaine avant le mariage, elle est allée à la mairie pour lui demander franchement si son fils pouvait avoir cette place. Je crois que leur conversation n'a pas été facile pour l'adjoint. Elle a dû parler haut et fort et devait être assez énervée parce que, quand elle est rentrée, elle avait encore un visage tout rouge. Elle nous a raconté qu'à un certain moment l'adjoint lui a dit qu'il n'y avait pas beaucoup d'autres bons candidats et que son fils était certainement éligible. Ça l'a mise en rage car il avait dit exactement la même chose, il y a quelques mois. Elle lui a fait une scène en menaçant d'annuler le mariage et elle lui a fait bien sentir que tout serait de sa faute à lui. Heureusement qu'à ce moment-là un autre adjoint, Monsieur Colombier Coste²⁷ est entré, c'est un riche propriétaire. Il connaissait déjà le projet de mon futur. Il a proposé de mettre la nomination du facteur en tête de l'agenda du conseil municipal et il a dit que si Barthelemy n'obtenait pas la fonction de facteur, il le prendrait, lui, à son service pendant l'hiver, afin que notre couple ne soit pas sans revenus. Cette proposition a calmé ma future belle-mère mais n'a pas apporté de solution à la cause qui l'avait fait venir à la mairie.

On est arrivé à cinq heures à la mairie du Poët Célard. Ma mère avait insisté pour que le mariage se passe ici. Je la soupçonne de l'avoir demandé pour prendre une sorte de revanche, comme pour dire au monde : « Regardez, vous voyez bien que malgré tout, ma fille, elle, se marie convenablement. »

Dans la mairie il y avait bien plus de gens que j'avais pensé. Il y avait bien sûr la mère de Barthelemy mon futur, mon petit frère Paulin²⁸, les voisins de ma mère mais aussi les cousins qu'elle aimait bien

²⁶ Henri Xavier Jarrias, époux de Marie Suzanne Petit, Marsanne, 1784

²⁷ Mathieu Eymard Colombier Coste, Marsanne 1786 ; Maire de Marsanne en 1840

²⁸ Etat Civil du Poët Célard (1823-1832) page 119

Jean Pierre et Jean Louis. Son frère Etienne²⁹ était là ; pourtant je savais que leur relation était un peu tendue. Ma mère était très contente de voir que sa sœur, tante Beth³⁰, était venue de Bourdeaux avec son mari, l'oncle César, pour assister au mariage. Il y avait même Rosalie³¹, la demi-sœur de ma mère, avec son mari Jean Julian qui habitent aux Tonils. Il manquait d'autres membres de la famille, c'est vrai mais c'était parce que certains habitent trop loin.

Les salutations et les embrassades ont duré jusqu'à ce que tout le monde prenne place. Barthelemy était à ma gauche et ma mère à ma droite.

Le maire, Auguste Peysson³² nous a salués puis il s'est adressé aux invités :

« Je vous souhaite la bienvenue à tous dans notre beau village du Poët Célard. Une chaleureuse bienvenue aux personnes qui viennent de Marsanne et spécialement à la famille Ponçon venue ici pour unir un de leur fils avec une de nos filles. »

Il a continué sur ce ton pendant quelques minutes encore. Il parlait du bon air qui caractérise notre village pour le bien vivre et ... la fertilité. Il a dit quelques mots aussi sur le dénouement heureux d'une histoire triste. J'ai arrêté d'écouter à un certain moment. Les invités étaient derrière moi, je ne voyais donc pas leurs visages. Je m'ennuyais un peu. Je regardais le maire avec son écharpe qui semblait si content de recevoir tant de monde dans sa mairie. Il portait une ceinture blanche, il y avait des lys sur les boutons de son costume³³. Puis, à un certain moment, il a commencé à lire l'acte et c'est là que j'ai compris pourquoi ma mère avait tant insisté pour que le mariage ait lieu ici et je suis presque sûre que le maire a apprécié d'en être l'officiant. En tout cas, il a utilisé le texte qui se trouvait dans la lettre du Juge de Paix.

Quand il est arrivé au passage de l'acte qui décrit mon origine il a lu :

.....et adrien josephine âgée de dix neuf ans sans profession née en la Ville de Crest et domiciliée en celle de marsanne, fille naturelle de faucon magdelaine sans profession en cette commune ; ici présente quelle nous déclare être la mère de la susdite et quelle lavoit faite déposer a l'hospice de Crest le dix huit mars mil huit cent vingt ; emmailloté du même linge qu'il est expliqué par sont acte de naissance ou un extrait se trouve ici annexé ; tous présents et consentant d'autre part³⁴

Après sa lecture, j'ai dit « oui ». Et voilà, j'étais donc mariée avec Barthélemy Ponçon que je connaissais à peine. Comme témoins ma mère avait choisi Victor Oullion³⁵, le garde champêtre, Pierre Paul Marcel³⁶ et Jean Louis Peyson, tous habitaient pas très loin de chez nous.

André Barthelemy Ponçon (2)

Marsanne, 16 septembre 1840

L'accoucheuse a pu venir, heureusement. C'était Marie Calvier³⁷. Derrière la porte fermée, j'entendais toutes sortes de bruits qui me poussaient à sortir de la maison pour chercher le silence de la campagne. Après un dernier cri à déchirer les tympanes, le calme est revenu pour être à nouveau interrompu par le vagissement de notre enfant. Il était vers les onze heures. J'ai attendu que Marie Calvier vienne me dire que je pouvais entrer. Ma femme, l'air épuisée, était pourtant en train d'inspecter l'enfant en tous sens. Elle m'a dit d'une voix lasse que tout allait bien pour la petite fille qu'elle avait contre son sein et pour elle-même. Le bébé avait tout ce qu'il fallait, un peu jaune mais saine et vigoureuse. Nous avons décidé de l'appeler Marie Joséphine³⁸.

Le lendemain dans l'après midi, je suis allé à la mairie pour la présenter. Il faisait très beau mais les gens disaient que le temps allait bientôt changer !

²⁹ Le Poët Célard, 13-10-1788

³⁰ Etat Civil du Poët Célard (1793- An X) page 34

³¹ Etat Civil du Poët Célard (An XI-1812) page 110

³² Etat Civil du Poët Célard (1793- An X) page 29

³³ L'écharpe tricolore, une histoire bien française

³⁴ Etat Civil du Poët Célard (1839-1899) page 9

³⁵ Victor Oullion, époux de Marie Magdelaine Beaux, Le Poët Célard 1804

³⁶ RP Bourdeaux registre p. (1749-1785) page 241

³⁷ Marie Nancy Calvier, femme de Joseph Mondon, Marsanne 1813

³⁸ Etat Civil de Marsanne Naissances (1829-1889) page 123

Vers les trois heures, je suis arrivé et j'ai trouvé Henri Xavier Jarrias³⁹, l'adjoint qui s'occupe de l'état civil, dans la salle des mariages en train de parler avec le garde champêtre. En me voyant avec un grand sourire il m'a dit :

« Ah, Monsieur Ponçon ! Bonjour, bonjour. Je ne pense pas me tromper en disant que vous êtes là pour un heureux évènement. »

« Oui ! C'est ça ! Bonjour Monsieur l'adjoint. Je viens présenter ma fille. »

« Une fille, c'est bien, c'est bien. » a-t-il dit en tirant vers lui un in-folio qui se trouvait sur la table.

Il a préparé sa plume et a commencé à écrire :

« *L'An mil huit cent quarante et le seize du mois de septembre* »

Monsieur Jarrias a continué à rédiger l'acte et il était presque prêt quand Joseph Ollivier⁴⁰ est entré, il est lui aussi adjoint. Il s'est avancé vers moi m'a pris les mains dans les siennes et les a longuement secouées en me souhaitant de pouvoir voir grandir ma fille heureuse et en bonne santé. Puis il m'a demandé : « Vous travaillez où actuellement ? »

« Je travaille où je peux et heureusement que ma femme a des clientes fidèles, ensemble nous gagnons juste assez pour survivre. L'automne et surtout l'hiver, c'est dur. »



La paye des moissonneurs (Lhermitte)

« Eh oui, c'est dur ! » m'a répondu Monsieur Ollivier. Il connaissait bien entendu la situation des travailleurs de terre, il faisait partie des riches propriétaires de la commune. Il savait très bien comme il est dur de vivre en hiver quand le travail est rare. Les promesses qu'on avait faites à ma mère, juste avant mon mariage me sont revenues en mémoire. L'amertume m'a fait retirer mes mains un peu vivement d'entre celles de l'adjoint. J'ai dû me faire violence pour ne pas en parler mais je n'avais pas envie de gâcher ce beau jour. La promesse aussi de la mère de ma femme de nous donner 500 francs, dont nous n'avions toujours pas vu la couleur me restait dans la gorge. Il va falloir que je m'en occupe sérieusement et les obliger d'une manière ou d'une autre de tenir leurs paroles.

La porte s'est de nouveau ouverte et le serrurier est entré. Tout le monde le connaissait, il faut dire que dans un village comme Marsanne tout le monde se connaît.

Dans la salle, toutes les personnes ont lancé en chœur un : « Bien le bonjour Monsieur Besson⁴¹ »

A présent l'acte était prêt. Monsieur Jarrias l'a lu à haute voix, puis on a dû signer, mais je crois bien que j'ai oublié de le faire. Bien plus tard j'ai appris qu'il avait écrit en bas de l'acte que j'étais illettré. Quel âne bête !

Signature de Barthélemy Ponçon, sur son acte de mariage

³⁹ Henri Xavier Jarrias, époux de Marie Suzanne Petit, Marsanne, 1784

⁴⁰ Joseph Ollivier, époux de Marianne Jeuris, Pont de Barret, 1803

⁴¹ Mirmande 1804

Joséphine, la fille (6)

Marsanne, mai 1843

Depuis la naissance de sa fille, quelque chose a changé, Barthelemy n'est plus vraiment le même. Au début je pensais : « Sa journée s'est peut-être mal passée, pourtant je trouve qu'il n'a pas à se plaindre. Finalement il a obtenu son travail de facteur rural. Quand il l'a appris, il était très content, mais bien vite sa mauvaise humeur est revenue. Il s'est disputé avec Jarrias et un autre adjoint parce qu'ils avaient fixé son salaire à 425 francs, alors que sa maman lui avait dit qu'il gagnerait 500 francs quand il deviendrait facteur.

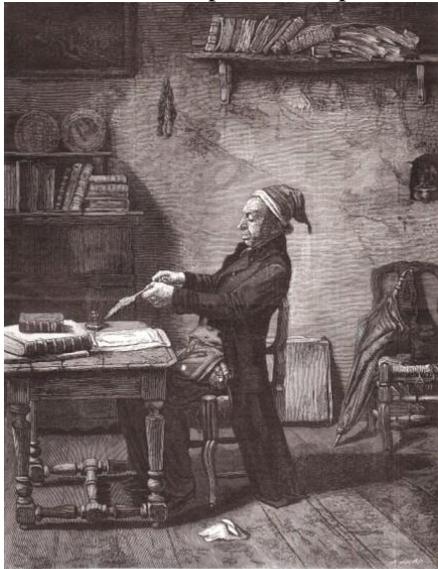
A la Mairie, ils ont bien essayé de lui expliquer que ces 500 étaient seulement payés à des facteurs qui devaient faire leur travail dans des circonstances extrêmement périlleuses. Mais chez nous à Marsanne, il y a bien de la dénivellation, mais les chemins ne sont pas très dangereux. C'est vrai qu'il doit faire chaque jour beaucoup de distance mais cela me semble bien moins pénible que de devoir travailler dans un champ toute la journée. Je me souviens qu'avant il était gentil avec Marie, notre fille. Là aussi son humeur a changé et il ne la regarde même plus.

Le mois passé, il a reçu une lettre que ma mère avait fait écrire par une personne qui avait appris à l'école. Il m'a dit qu'elle demandait encore un délai d'un an pour le paiement des 500 francs qu'elle nous avait promis avant notre mariage. Je voyais bien que cela le faisait enrager mais il n'a pas dit un mot, même pas au revoir quand il est parti.

Magdelaine Faucon, la mère (5)

Le Poët Célard, mardi 13 juin 1843, 15 heures

Je commençais juste à me préparer à manger quand Barthelemy est entré. D'abord nous avons parlé de ma petite-fille et de son nouveau travail mais je sentais vaguement qu'il était venu me voir pour autre chose. A un certain moment il m'a dit : « J'ai reçu votre lettre et si je comprends bien, vous avez actuellement des problèmes pour nous payer. »



Le secrétaire de village (gravure du XIX^e siècle)

« Oui, c'est ça, en ce moment il y a pas beaucoup de légumes parce qu'ils sont en train de pourrir sur pied à cause de toutes ces pluies qui tombent depuis l'année passée⁴². Vous savez comme moi que la pluie a commencé en septembre déjà. Une de mes connaissances qui a un frère à Montélimar m'a raconté que le pont suspendu du Teil a été emporté, et c'est déjà la troisième fois. Souvenez-vous aussi, fin avril il y avait encore des gelées. Le temps est détraqué. »

⁴² Observations météorologiques (de l'an 400 à l'an 1900) 1843

« Oui, la nature n'est pas dans son état normal. D'ailleurs, est-ce que vous avez vu ce globe de feu⁴³ ? Il était suivi d'une trainée lumineuse rougeâtre qui a traversé le ciel du nord-est au sud-ouest après il s'est perdu à l'horizon. C'était vraiment spectaculaire. Les gens n'ont pas tardé à dire que c'est un mauvais présage. » a dit Barthelemy.

« Les gens sont des ânes, quand il ne savent pas ce qui se passe, ils inventent et quand ils ne savent plus quoi inventer ils disent que c'est des présages souvent mauvais d'ailleurs. Dites, je dois sortir un moment pour aller voir l'instituteur je reviendrai avec Paulin. Restez tranquillement ici, ça ne me dérange pas, ça ne va pas durer longtemps. »

Je me suis rapidement nettoyé les mains à mon évier et je me suis essuyée à mon tablier. Après j'ai quitté mon logement.

André Barthelemy Ponçon (3)

Le Poët Célard, mardi 13 juin 1843, 15 heures 30

J'ai cru que jamais elle partirait. Est-ce qu'elle a remarqué quelque chose ? Je ne pense pas. Dans ma poche, j'ai ce petit papier bien plié qui ressemble à ce qu'on reçoit parfois chez le pharmacien : un médicament en poudre. Est-ce que j'allais le faire ? Est-ce que j'oserais enfin ? Ça ne pouvait pas continuer comme ça ! Elle l'avait promis ! Une promesse d'il y a trois ans déjà ... non presque quatre. Tout le temps elle a une excuse, un autre bonne raison pour ne pas payer : l'école de Paulin, le temps, l'âne qui est mort tout à coup et qui doit être remplacé. Tout le temps il y a quelque chose, un soit disant empêchement.

Personne ne saura jamais pourquoi elle est morte si soudainement, personne ! Bientôt, nous hériterons de sa maison et de toutes ses affaires. Alors je pourrais me commander un vrai costume de facteur. Tous les habitants de Marsanne seront fiers de leur facteur et on vivra à l'aise comme on devrait depuis des années.

J'ai retiré le petit paquet de ma poche. Cette poudre je l'ai empruntée en douce à un de mes patrons qui avait des problèmes de rats. J'avais pensé à l'époque que ça peut toujours rendre service et de vrai ... Sur l'évier j'ai vu la salière. Ah oui le sel, c'est une bonne idée ! On en met dans presque tous les plats. Allons, soyons prudent ! La poudre a coulé doucement dans le récipient. Tout à coup, il y a eu beaucoup de bruit dehors. J'ai sursauté ; je crois bien que j'ai renversé le reste je ne sais où. J'ai juste eu le temps de rejoindre ma place en vitesse comme si de rien n'était. Paulin est entré en coup de vent. Le cœur battant la chamade, j'ai essayé de paraître le plus calme possible jusqu'à ce que je puisse enfin sortir de ce logis.

Magdelaine Faucon, la mère (6)

Le Poët Célard, mardi 13 juin 1843, 16 heures

Quand je suis revenu, Paulin a couru en avant de moi parce que je lui avais dit que Barthelemy était à la maison.

« Eh, petit chef ! Comment ça va à l'école ? » a demandé son beau-frère.

« Drôlement bien. Des fois j'ai même le droit d'aider le maître. Il dit que c'est moi qui sais le mieux le calcul de la classe. »

Je suis intervenue pour dire : « C'est tout juste ce que vient de me dire son maître. C'est qu'il a déjà onze ans mon petit garnement. Il faudra bientôt que je cherche un patron pour lui apprendre un métier ou alors un petit travail dans une ferme. »

J'ai saisi ma poêle en disant : « Je vous fais quelques œufs au plat ? Vous devriez manger quelque chose avant de partir sinon vous allez mourir de faim sur la route avant d'être rentré. »

« Non je vous remercie, je n'ai pas trop faim, », a répondu mon gendre, « mais un petit verre de vin, ce serait pas de refus et peut-être un peu de fromage de chèvre pour l'accompagner. »

Je lui ai versé une bonne rasade de vin, j'ai sorti mon fromage et je lui ai coupé une grosse tranche de pain bien épaisse.

⁴³ Observations météorologiques (de l'an 400 à l'an 1900) 1843

Après avoir tout fini, de la manche il s'est essuyé la bouche. Il s'est levé pesamment, il m'a salué et a donné une petite tape sur la tête de Paulin avec son képi et est allé vers la porte. Je lui ai alors rappelé : « Et surtout n'oubliez pas de dire à Joséphine que nous venons dimanche pour voir le bébé, dans deux semaines. »

Magdelaine Faucon, la mère (7)

Le Poët Célard, mardi 13 juin 1843, 18 heures

« Dis-moi petit bonhomme, qui c'est qui aime les gâteaux ? »

« Moi, moi, » a crié Paulin, « les gâteaux, c'est bon ! »

« Alors, si tu m'aides, tu en auras. »

Par la fenêtre, je voyais la mère Archinard⁴⁴, notre voisine, qui s'approchait de notre porte. Elle n'a pas tardé à frapper.

« Bonjour voisine. »

« Bonjour madame Archinard. »

« Tout à l'heure j'ai vu votre gendre, son nouveau travail lui plaît ? »

« Oui, il est juste venu nous dire bonjour. Je crois qu'il a finalement le boulot qui lui convient. »

« Je passe vous voir parce que je voudrais savoir si vous avez des œufs. »

« Bien sûr que j'en ai, ils sont tout frais, une douzaine, ça vous suffit ? »

« Oh là, largement. » a dit la mère Archinard.

Je me suis approchée de la planche où je pose mes réserves. J'ai tendu la main vers les œufs en posant le regard sur ma petite salière. « C'est drôle ça, il y a une espèce de poudre blanche sur mon sel. » ai-je dit à voix haute. J'ai saisi mon petit pot de sel et je l'ai examiné de plus près devant ma fenêtre. A la lumière de dehors j'ai vu une bonne différence entre les grains de sel inégaux et cette poudre très fine.

« Vous avez probablement renversé un peu de farine. Ça m'arrive aussi de temps en temps. » a dit la voisine.

« Oui, c'est probable. »

Pourtant je ne me rappelais pas m'être déjà servi de la farine aujourd'hui, je n'avais pas encore préparé mes ingrédients pour mon gâteau. En revenant vers ma planche à réserves pour donner les œufs demandés, j'ai vu encore un peu de ces traces de cette poudre dans mon mortier. Mon attention a été détournée par la voisine qui me disait :

« Mettez les œufs sur l'ardoise s'il vous plaît, je vous paye à la fin du mois. »

J'ai hoché la tête et à mon habitude j'ai marqué un signe sur le registre spécial plein de signes que j'étais seule à comprendre.

« Aide bien ta maman ! » a continué la mère Archinard en se penchant au-dessus de la tête de Paulin pour lui donner un petit baiser. Puis elle est sortie.

« Alors, maintenant c'est le tour de notre gâteau et puis tiens ! on va se faire un petit repas avec des herbes, tout cela va entrer facilement dans le four. »

« Miam, miam » a été la seule réponse de Paulin.

Une petite demi-heure plus tard tout était dans le four et ça commençait à sentir vraiment bon.

⁴⁴ Marguerite Archinard, veuve Tournillon, Aurel 1780



Cuisine paysanne

Magdelaine Faucon, la mère (8)

Le Poët Célard, mardi 13 juin 1843, 21 heures

« C'était drôlement bon, maman » a dit Paulin à la fin de son repas. J'ai ramassé les assiettes vides et je les ai lavées dans mon évier en pierre dans le coin de la laverie.

Même pas un quart d'heure plus tard, Paulin a commencé à se plaindre qu'il avait mal au ventre. Moi aussi j'ai senti dans mon ventre une douleur qui devenait de plus en plus forte. Mon estomac faisait beaucoup de bruit et j'entendais que Paulin avait la même chose. Puis tous les deux, on s'est précipité à l'extérieur de la maison vers les cabinets. On s'est mis à vomir tout notre repas. Les convulsions nous retournaient l'estomac. Paulin, les joues grisâtres, était plié en deux en se tenant le ventre. Je n'étais pas en meilleur état. J'ai pensé en un éclair que nous ne pouvions pas rester à l'arrière de la maison où étaient le cabinet et que je devais bien vite appeler de l'aide. En me tenant au mur comme je pouvais, j'ai contourné le mur et j'ai vu ma voisine sortir de chez elle. J'ai essayé de crier son nom pour attirer son attention mais aucun son ne sortait de ma bouche souillée. Ma main a glissé et je me suis affalée par terre. Quand ma tête a touché le sol, j'avais déjà perdu connaissance.

Marguerite Archinard, voisine

Le Poët Célard, mardi 13 juin 1843, 21.30 heures

Ce n'était pas encore le plein été mais j'ai pris l'habitude en fin de soirée et surtout pendant les journées chaudes de sortir un peu. Parce qu'on reste tant qu'on peut dans la pénombre de la maison mais le soir on se met un peu dehors pour profiter d'un peu de fraîcheur et écouter les bruits de la nuit. Alors que je sortais ce soir-là pour m'asseoir sur cette vieille chaise qui est devant ma maison, j'ai vu que la porte de la mère Faucon était grand-ouverte. Tout à coup je l'ai vu surgir de derrière sa maison, un peu tituber et s'écrouler comme une masse, la tête en avant.

Aussi vite que mes jambes pouvaient me porter, je suis allée voir ce qui lui arrivait. Je ne suis pas médecin mais je me suis rendue compte tout suite qu'elle n'allait pas bien du tout. J'ai jeté un regard aux alentours mais je ne voyais pas le petit Paulin. Au même moment ma fille a regardé dehors mais comme elle a vu que je n'étais pas sur ma chaise devant la maison elle est sortie aussi. En me voyant plus loin penchée au-dessus de la mère Faucon, elle s'est précipitée pour savoir ce qu'il se passait.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'elle fait par terre ? Et il est où Paulin ? » a-t-elle crié d'une voix paniquée.

« J'en sais rien, je l'ai vue tomber et rester comme ça le nez par terre. Alors je suis venue bien vite mais elle bouge plus. Il faut faire quelque chose, mon dieu, mon dieu. » Je commençais aussi à perdre la tête. « Au secours ! Qu'est-ce qui faut faire ! Au secours ! »

A ce moment-là la voisine a ouvert les yeux. Péniblement elle a tendu le doigt vers le coin de sa maison et elle a murmuré : « Paulin »

Ma fille a immédiatement couru de ce côté et on l'a entendue crier que Paulin était aussi par terre avec la figure pleine de vomi. D'apprendre ça, ça m'a fait un choc et heureusement ça m'a permis de retrouver mes esprits.

« Vite, de l'eau, ça ne peut pas leur faire du mal. » ai-je dit à une voisine qui s'était approchée, alertée par nos cris. Elle a disparu dans la maison de Madame Faucon et elle est revenue avec une cruche et un verre. Quelques autres personnes s'étaient approchées et regardaient l'air inquiet. Entre temps, ma fille nous avait rejointes. Elle portait dans ses bras le petit Paulin tout mou, le visage sale, encore dans les pommes. On leur a donné à boire et on leur a un peu nettoyé le visage et le devant de leurs vêtements maculés.

Marie Lafond, une voisine, qui habite un peu plus loin dans notre rue a dit très calmement :

« Je vais chercher Auguste Peysson. »

Quelques minutes plus tard, il était là. A mon avis il a tout de suite compris qu'il fallait appeler un médecin mais sa réaction a été étrange.

« Marie », a-t-il dit, « est-ce que ton fils sait faire du cheval ? »

Personne n'a compris pourquoi il demandait ça au moment où on avait besoin d'un docteur.

« Oui, » a répondu Marie ébahie, « il a appris chez son maître. »

Auguste, le fils de Marie Lafond s'était avancé parce qu'il entendait qu'on parlait de lui.

« Ecoute bien, fils, prends mon cheval. Tu vas le plus vite possible à Bourdeaux chercher un médecin, mais soit prudent. Tu sais bien qu'il y a deux médecins. Le Docteur Muston et Monsieur Ladreyt de la Condamine. Si l'un n'est pas chez lui va vite chez l'autre. Tu lui diras que nous avons besoin d'aide, que c'est urgent. Il faut qu'il vienne tout de suite. Dis surtout que c'est moi qui t'envoie, comme cela il saura que c'est vraiment grave et qu'il doit te prendre au sérieux. »

Auguste déjà s'était mis à courir à l'écurie pour chercher le cheval de Monsieur le maire.

Une heure plus tard, Hercule Ladreyt de la Condamine est arrivé au Poët Célard. La plupart des gens était déjà couché parce que chacun devait se lever tôt le lendemain. Il ne restait que le maire, la mère Lafond et moi. Nous étions restés chez les malades et on les faisait boire régulièrement.

« Bonsoir tout le monde ! » a-t-il bougonné en poussant la porte.

« Bonsoir docteur ! » avons-nous répondu.

Le maire a expliqué en peu de mots comment nous avons trouvé les malades.

« Cela ne me semble pas une intoxication alimentaire ordinaire, » a dit le docteur quand il a appris ce qu'il s'était passé, « il doit y avoir autre chose, je vais voir. »

Il a examiné les malades et quand il est revenu vers nous quelque temps après il a grogné :

« Des coliques violentes et des vomissements qui se prolongent, paralysie, cela pourrait bien être un empoisonnement. Probablement avec de l'acide arsénieux⁴⁵, j'ai vidé leurs estomacs. »

« Mais qui voudrait assassiner ces braves gens-là, » a demandé le maire très surpris.

Alors je me suis avancée et j'ai demandé : « Docteur, à quoi ça ressemble, ce poison ? »

Bien qu'étonné de cette question, il a répondu : « J'en ai vu une fois, c'est une sorte de poudre blanche, presque transparente. Elle sert en général à contrôler la vermine, par exemple les rats. »

Cette description correspondait bien avec cette poudre que la mère Faucon avait trouvée dans sa cuisine, pourtant j'ai hésité un moment à le leur raconter. Peut être que c'était vraiment de la farine, ce que nous avons vu toutes les deux dans l'après-midi. Pourtant je sentais qu'il vaudrait mieux que j'en parle à Monsieur le maire mais à un moment opportun.

Il sonnait déjà minuit quand le docteur est remonté dans sa calèche. Il a promis de revenir le lendemain pour voir les malades. Le maire voulait rentrer et c'est le moment que j'ai choisi pour lui raconter ce qui s'était passé dans l'après- midi.

« Ce que vous me dites est très grave. Demain matin, je prendrai contact avec les gendarmes, je demanderai au docteur d'en faire tout autant pour leur décrire ce qu'il a constaté. Je vous demande la

⁴⁵ « Arsenic blanc » (ou même improprement « arsenic » As_2O_3).

plus grande discrétion possible. Ne parlez à personne de ce que vous venez de me confier parce que cela pourrait gêner une enquête éventuelle. »

J'ai hoché la tête en signe d'accord.

Auguste Peysson, Maire

Le Poët Célard, mercredi 14 juin 1843, matin

J'ai bien mal dormi cette nuit. Il était fort tard lorsque je me suis enfin allongé pourtant je ne parvenais pas à trouver le sommeil. Un assassinat, non disons plutôt une tentative d'assassinat dans mon village, c'était impensable, impensable ! Ces mots tournaient inlassablement dans ma tête. Finalement, je me suis endormi et peu de temps après un coq m'a réveillé. C'est ce qu'il me semblait, pourtant le soleil était déjà haut. Je me suis hâté et dès le moment où j'arrivai à la mairie, je fis mander Victor Ouillon, notre garde champêtre. Je lui ai expliqué ce que je pensais être arrivé la veille. Puis je l'ai envoyé à Bourdeaux voir les gendarmes pour leur demander de venir au Poët-Célard pour examiner la situation sur place.



Le garde champêtre

Bien avant 11 heures, j'entendis le son des fers de chevaux devant la mairie. Je me suis levé pour me rendre au devant des gendarmes et les saluer. Le brigadier Ferrier⁴⁶ et le gendarme Charron étaient juste en train de descendre de leurs montures. Avant d'être muté à Bourdeaux, Ferrier était brigadier à Luz la Croix Haute et des bruits courraient que, très bientôt, il allait être muté ailleurs. Charron⁴⁷ portait une moustache en crocs dont la longueur lui donnait un aspect impressionnant. Pour les questions de police et de service d'ordre c'était toujours à eux que j'avais à faire en tant que maire aussi les connaissais-je bien. Ils étaient tous deux cantonnés depuis longtemps à Bourdeaux.

« Bonjour Messieurs. »

« Bonjour, Monsieur le maire. Nous avons fait au plus vite. Monsieur Ouillon nous a rapporté que quelqu'un a tenté d'empoisonner une personne parmi vos braves citoyens. »

« Oui, en effet mais c'est encore pire que ça, quelqu'un en veut à la mère Faucon et à son fils, rendez-vous compte un gamin de onze ans. »

« Oui, c'est de pire en pire. Ah ! Autrefois, c'était autre chose. La vie était bien plus tranquille, il y avait moins de violence ! », déplora le brigadier.

Charron, en se lissant la moustache avec lenteur, demanda :

« Pensez-vous que nous puissions interroger les malades ? »

A ce moment-là un claquement de sabots et un bourdonnement de roue se fit entendre et l'on vit surgir au bout de la rue la calèche du médecin.

« Peut-être est-il plus sage d'entendre d'abord les conclusions de monsieur Ladreyt de la Condamine. » ai-je suggéré.

⁴⁶ Charles Ferrier, Villefranche Aveyron (1798)

⁴⁷ Jacques Charron, Saint-Léger-Triey, Côte d'Or (1796)

Dès que le médecin fut descendu de sa calèche et après de rapides salutations, nous nous sommes dirigés vers la maison de la mère Faucon. Son état s'était un peu amélioré depuis la veille. La teinte de sa peau était cependant encore grisâtre. Le médecin nous a enjoint d'attendre dehors afin qu'il puisse examiner ses patients.

Peu de temps après, il sortit et exposa ses impressions sur cette maladie aux gendarmes. Le brigadier lui demanda de passer le voir en fin d'après-midi pour rédiger son rapport.

Puis les gendarmes et moi entrâmes dans le petit logis de la mère Faucon.

« Bonjour Madame Faucon. Je vous ai emmené deux visiteurs qui voudraient savoir ce qu'il s'est passé exactement hier après-midi. »

Lentement, elle s'est levée de son fauteuil pour nous saluer. Dans l'alcôve, au fond du logis, je voyais la forme de Paulin encore endormi. Je ne pensais pas devoir le réveiller afin de le faire participer à notre conversation. Le brigadier se racla discrètement la gorge et demanda abruptement :

« Avez-vous des ennemis, des gens qui souhaiteraient votre mort ? »

La mère Faucon qui n'avait vraiment pas l'air d'être tout à fait rétablie soutint d'une voix un peu cotonneuse et encore bien faible :

« Non, non, je vous assure, je me dispute avec personne, vous pouvez le demander à qui vous voulez. Tout le monde vous dira qu'on s'aide et qu'on a des relations de bon voisinage, comme il se doit. »

« Pourriez-vous nous dire ce qu'il s'est passé hier dans l'après-midi ? »

« Bien sûr, d'abord mon gendre est venu me voir un moment. Il est facteur à Marsanne et puis euh ..., la voisine est passée, elle avait besoin de quelque chose. Quand elle est partie, j'ai préparé un gâteau et un plat avec des herbes. Et puis »

Elle a commencé à sangloter les yeux remplis de larmes. J'ai voulu lui donner un peu d'eau, mais le brigadier d'une main impérieuse m'arrêta.

« D'où provient cette eau ? »

« Tirée du puits, ce matin », a dit la mère Faucon en s'essuyant les yeux d'un bout de son tablier.

« J'ai dû boire tant d'eau hier soir que ce matin il me restait plus rien. »



Gendarme 1840

« Qui encore est venu vous voir hier après-midi ? », a insisté le brigadier.

« Personne, je vous assure, seulement Barthelemy mon gendre et la mère Archinard, ma voisine. »

« Parlez-nous d'abord de la visite de votre gendre, il est arrivé à quelle heure ? »

« Je saurais pas vous dire exactement mais je pense vers 3, 4 heures, je m'en souviens parce que c'était le moment de la sortie de l'école. Nous avons bavardé. Après je lui ai proposé de manger un petit quelque chose et c'est ce qu'il a fait. »

« Ah, c'est intéressant ça ! Qu'est-ce qu'il a mangé, est-il tombé malade lui aussi ? »

« Je voulais lui préparer quelques œufs, mais il a pas voulu. Il a mangé un peu de fromage, du pain et il a bu un peu de vin. Je ne crois pas qu'il est tombé malade mais j'en sais rien parce qu'il est rentré chez lui après avoir fini son casse-croûte. »

« Racontez-nous à présent la visite de la voisine. »

« Elle est venue acheter quelques œufs. Elle est restée très peu de temps.... »

Elle s'est arrêtée tout à coup de nous conter son histoire et il m'a semblé que quelque chose lui était venu à l'esprit qui aurait pu éclairer l'affaire.

« Quand la voisine était là, j'ai vu par hasard un peu de poudre blanche dans le petit pot où je mets mon sel et un peu plus tard sur le mortier. On en a parlé et elle m'a dit que j'avais dû probablement y verser un peu de farine. Cette explication n'était pas impossible mais à ce moment-là j'avais pas encore sorti ma farine pour faire mon gâteau donc j'y croyais pas trop. Mais franchement qu'est-ce que ça pouvait être d'autre ? »

« Est-ce que la voisine a été près du pot de sel et du mortier ? »

« Non, ça c'est impossible car elle était là, près de la porte et le sel comme le mortier étaient derrière moi sur ma planche à réserves ! » a-t-elle répondu avec de l'indignation dans la voix.

« Alors, parlons encore de votre gendre. Quand il était chez vous est-ce que vous l'avez vu près du mortier ? »

« Mais non ! On a bavardé seulement et puis ensuite il a mangé un peu, mais je vous l'ai déjà dit ! » explosa-t-elle pleine d'impatience.

« Oui c'est vrai Madame, mais je cherche à comprendre comment cette poudre blanche est arrivée dans votre cuisine et ce n'est pas encore clair pour moi. Vous venez de me dire que votre voisine ne s'est pas approchée ni du pot à sel ni du mortier. Si ce n'est pas elle, je ne vois qu'une seule autre possibilité. »

Madame Faucon alors éclata en sanglots.

« Mon gendre, Monsieur, c'est un brave facteur, un bon mari et un père aimant et vous croyez qu'il veut m'assassiner, m'empoisonner. Mon gendre ne ferait pas une chose pareille, il ne ferait pas de mal à une mouche, alors pensez donc, ... à nous ! C'est pas possible. »

Elle sanglotait de plus en plus fort et je voyais que les gendarmes comprenaient qu'ils n'avanceraient plus beaucoup. Ils se préparèrent donc à partir. Quand le brigadier a ouvert la porte il s'est exclamé : « Ah, oui, au fait, euh ... Nous voudrions emmener quelques ustensiles. Ceux que vous avez utilisés hier pour préparer votre repas afin que nous puissions les faire examiner. Si vous le permettez nous allons étudier de plus près votre planche à réserves. »

La mère Faucon toute affligée donna son accord et regarda le gendarme fureter un peu de partout à la recherche de traces de cette fameuse poudre. Il mit la main sur le petit pot à sel, le mortier et trouva même ce qu'il cherchait dans une boîte à sel plus volumineuse.

J'ai remarqué que le brigadier était absorbé dans ses pensées. Une chose le tracassait et quand il ouvrit la porte pour la deuxième fois, il demanda :

« Dites-moi, est-ce que vous avez quitté la pièce quand votre gendre était présent ? »

« Oui, » a-t-elle dit après une hésitation, « pour aller à l'école pour Paulin. Je devais voir l'instituteur qui m'avait demandé de passer à la fin de sa journée. »

Le brigadier a hoché la tête, est resté silencieux un long moment puis il nous a salué et il est sorti. Le gendarme Charron était déjà dehors et s'occupait des chevaux.



Ancien mortier de Provence en marbre

Joséphine, la fille (7)

Marsanne, jeudi 15 juin 1843, matin

Barthelemy m'inquiète. Il est tendu, toujours énervé, il mange à peine. A mon avis il me couve une maladie. Peut-être qu'il a mangé quelque chose de mauvais ou alors il a peut-être attrapé froid, bien qu'à cette saison j'ai des doutes ...

Ce matin par exemple il a mangé qu'un petit bout de pain et une tranche de saucisson. Après sa demi-tasse de café, il est parti au bureau de poste pour prendre le courrier et commencer sa tournée.

J'étais en train de balayer quand quelqu'un a frappé à la porte. J'ai ouvert la porte, mon balai à la main, j'ai poussé un cri de surprise parce que j'ai eu peur. J'ai lâché le manche et le balai est tombé. Devant moi, il y avait deux gendarmes.

« Bonjour Madame, est-ce que Monsieur Ponçon habite ici ? »

« Oui.. »

« Nous voulons lui parler un petit instant », a dit le plus grand des deux.

« Il est pas là. Il est à son travail ... au bureau de poste ou peut-être qu'il est déjà en train de faire sa tournée. Mais qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? Il a pas eu un accident au moins ! » J'avais le cœur serré. Tout de suite je me suis rendu compte que ma question était idiote puisqu'ils pensaient le trouver à la maison.

« Non, non, pas lui ! » a dit le plus petit en faisant un clin d'œil complice à son collègue.

Ils ont tapé un léger coup au bord de leur képi pour me saluer et se sont détournés. Ils ont pris le chemin qui allait dans la direction du bureau de poste.

J'ai fermé ma porte, morte d'inquiétude. J'ai ramassé mon balai sans m'en apercevoir et l'ai calé contre le mur. Mais qu'est-ce qu'il se passait ? Et qu'est-ce qu'il voulait dire le gendarme avec sa phrase : « Non, non pas lui ! » Je me suis écroulée sur la première chaise venue. Mes mains ont saisi le travail de couture que je devais terminer dans la journée et j'ai essayé de me concentrer. Je n'ai réussi qu'à me piquer plusieurs fois les doigts alors pensive, le nez en l'air je suis restée immobile. j'étais incapable de faire quoique ce soit. J'attendais je ne sais quoi. A midi, il n'est pas rentré. Le soir il n'était toujours pas là. Ce n'était plus de la peur, c'était de l'angoisse qui m'écrasait la poitrine.



La lingère, Del chaud

Il était déjà assez tard quand quelqu'un a frappé à la porte. Mon cœur a bondi. Je me suis précipitée pour ouvrir. C'était ma voisine, Marie Nouvellon⁴⁸. Nous étions devenues amie depuis que j'habitais Marsanne. Son visage était grave.

« Bonjour Joséphine », a-t-elle dit, « J'ai appris que Barthelemy a été amené par deux gendarmes quand il faisait sa tournée. »

Désespérée, je me suis pris la tête entre les mains. Un sanglot m'a échappé pourtant je me suis efforcée de rester calme, de ne pas crier ma peine. J'ai fini par trouver la force de demander :

« Ils l'ont amené où ? »

« J'en sais rien ! En tout cas, il est plus dans le village. Il est peut-être à Montélimar ou à Die. Tu sais toi pourquoi ils l'ont amené ? » m'a-t-elle demandé.

« J'en ai aucune idée, les gendarmes sont venus ici aussi. Il cherchait mon homme mais ils n'ont pas dit pourquoi ils voulaient le voir. »

⁴⁸ Femme de Xavier Nouvellon

André Barthelemy Ponçon (4)

Marsanne puis Die, jeudi 15 juin 1843

Je suis arrivé tôt ce matin au bureau de poste et quand j'ai eu trié mes lettres, j'ai commencé ma tournée. Pendant que je marchais, ça tournait dans ma tête. Est-ce qu'ils avaient déjà trouvé ma belle-mère et comment les gens allaient réagir ? A un moment j'ai pensé à Paulin, mais j'ai vite essayé de penser à autre chose. Il me restait encore quelques fermes éloignées et je pourrais retourner au village. Derrière moi, j'ai entendu le son des fers de chevaux qui s'approchaient rapidement. Je me suis retourné et j'ai vu deux gendarmes qui n'avaient pas la mine commode. Mon cœur me battait dans la gorge.

« Bonjour Messieurs. »

« Bonjour, Monsieur le facteur, êtes-vous Monsieur Ponçon ? »

« Pour vous servir, Messieurs. ! » ai-je répondu de mon air le plus jovial possible

« Alors, nous vous demandons de nous suivre. »

« Mais messieurs, ma tournée n'est pas encore finie, regardez ! J'ai encore plein de courrier dans mon sac ! »

« Ne vous inquiétez pas, nous prendrons soin de votre sac. Nous le retournerons au bureau de poste de Marsanne. » ont répondu les gendarmes.

« Et pourquoi est-ce que je dois aller avec vous ? »

« Nous avons pour ordre de vous rechercher et de vous emmener avec nous. C'est tout ce que l'on peut vous dire. » m'a répondu l'un d'eux, le regard sévère.

Vers le soir, nous sommes arrivés dans une petite ville. Plus tard, j'ai su que c'était la ville de Die. On m'a mis dans un cachot. J'ai demandé plusieurs fois pourquoi on m'avait arrêté, personne ne semblait connaître la raison de mon arrestation en tout cas personne ne m'a donné de réponse.

Le soir j'ai demandé au gardien un bout de papier et un crayon. J'avais l'intention d'écrire à Joséphine et de lui faire savoir où ils m'avaient emmené.



Prison

Joséphine, la fille (8)

Marsanne, samedi 17 juin 1843

Voilà deux jours déjà que je n'avais pas de nouvelles de Barthelemy et je n'avais pas la moindre idée du lieu où il pouvait être. J'étais allée à la gendarmerie pour les supplier de me le dire. Ils ne savaient rien. Je pensais plutôt qu'ils ne voulaient pas le révéler. Mais pourquoi grand Dieu ?

Ce samedi matin de très bonne heure quand je m'occupais de Marie Joséphine⁴⁹ qui a presque 3 ans, on a frappé à ma porte. Je me suis pressée d'ouvrir. De nouveau, ces deux gendarmes se dressaient devant moi. Pleine d'espoir, je me suis attendue à ce qu'ils me disent ce qu'il arrivait à mon mari.

« Bonjour, dame. »

« Messieurs ! »

« Est-ce que nous pouvons entrer un moment ? »

« Bien entendu ! » ai-je balbutié, « la pièce est petite mais entrez donc ! »

« Nous avons une lettre pour vous, une lettre que votre mari vous a écrite de la prison de Die. La voici ! »

« Oh ! » c'était le seul mot que j'ai pu émettre en prenant le bout de papier. Le gendarme imperturbable, le regard froid, le pouce rentré dans sa ceinture a continué :

« Le juge d'instruction l'a lue et garde la lettre originale étant donné qu'il y a une investigation qui court dans laquelle est impliqué votre mari... »

Bien que je n'aie pas compris tout ce qu'il a dit, j'ai murmuré : « Oui ! et qu'est-ce qu'il écrit ? »

Les gendarmes se sont regardés, d'abord ils n'ont pas compris que je ne savais pas lire puis à la mine irritée qu'ils ont pris j'ai senti qu'ils n'avaient pas très envie de me lire la lettre.

« Il vous écrit qu'on l'accuse d'avoir tenté d'empoisonner sa belle mère et son beau-frère. »

Cette nouvelle m'a frappée en pleine poitrine. Je me suis agrippée à la table pour me soutenir parce que mes jambes se dérobaient sous moi. Ma peine a débordé et je me suis exclamée :

« C'est pas vrai, c'est pas possible ! Pourquoi il ferait une chose comme ça ? Ce doit être une erreur ! »

Un des gendarmes m'a toisée et avec une moue dédaigneuse il a dit :

« Oui, en effet ma petite dame, il a fait une erreur ! »

Interloquée j'ai osé dire : « Mais qu'est-ce que vous voulez dire avec ça ? »

« Comment pouvait-il savoir qu'il était soupçonné d'avoir tenté d'empoisonner sa belle mère et son beau-frère puisque personne, à aucun moment, ne le lui a dit ? »

Extrait de l'article.... jugement d'André Barthélémy Ponçon⁵⁰

Cette information vint donner une consistance accablante à l'accusation par la révélation des faits suivants :

Il fut établi que dans la journée du 13, personne n'était entré dans le domicile de la femme Faucon si ce n'est son gendre Ponson ; qu'avant son arrivée, la femme Faucon s'était servie de sa salière pour saler un œuf qu'elle faisait cuire, et qu'elle n'avait point remarqué la poudre blanche.

Ponson, qui, pendant le cours de la procédure avait constamment nié sa présence au Poët-Célar dans la journée du 13, malgré les preuves les plus convaincantes, a fini par en convenir aux débats, mais il a persisté à soutenir qu'il n'était pas l'auteur de l'empoisonnement.

L'accusation forte de toutes les charges accablantes que nous venons de résumer, est parvenue à démontrer la culpabilité de l'accusé, dans un réquisitoire remarquable qui laissait peu d'espoir à la défense. Néanmoins, grâce aux efforts du défenseur, le jury, en rapportant un verdict affirmatif a admis des circonstances atténuantes.

⁴⁹ Etat Civil de Marsanne Naissances (1829-1889) page 123

⁵⁰ Courrier de la Drôme et de l'Ardèche du 26-11-1843

Le 21 novembre 1843, la Cour d'assises de la Drôme condamna Ponçon à 20 ans de travaux forcés.

André Barthélemy Ponçon est décédé⁵¹ le 21 mars 1847 dans la prison de Toulon.

Le 23 août 1845 est née Joséphine Ponçon⁵² une enfant de Joséphine Adrien. Dans l'acte on lit que Barthélemy Ponçon habite à Toulon.

Bien longtemps après le décès de Barthélemy Ponçon, Joséphine Adrien s'est remariée le 13 novembre 1860⁵³ avec Jean Joseph Nouvellon de Marsanne. Jean Joseph Nouvellon est un frère de son voisin.

Magdelaine Faucon est décédée le 24 août 1867⁵⁴ dans la maison de son fils Paulin au Poët Célard. Elle avait 70 ans.

Joséphine Adrien est décédée⁵⁵ le 8 septembre 1885 à Marsanne.



Cuisine paysanne

Les personnages :

Les personnages ci-dessous ont vraiment existé :

Famille de Joséphine Adrien :

Magdelaine Faucon, sa mère

Paulin Faucon, demi-frère de Joséphine

Marguerite Moulin, belle mère de Magdelaine Faucon

Elisabeth Faucon, sœur de Magdelaine Faucon

L'oncle César, César Barnier, époux d'Elisabeth Faucon

Etienne Faucon, frère de Magdelaine Faucon

Florence Geneves, belle sœur de Magdelaine Faucon

Louise Faucon, sœur de Magdelaine Faucon

Gabriel Fert, promis de Louise Faucon

Jean Pierre Faucon, cousin germain de Magdelaine

Louise Bonnet, épouse de Jean Pierre Faucon

⁵¹ Etat Civil de Marsanne Décès (1826-1858) page 219

⁵² Etat Civil de Marsanne Naissances (1843-1852) page 41

⁵³ Etat Civil de Marsanne Mariages (1848-1889) page 123

⁵⁴ Etat Civil du Poët- Célard (1839-1899) page 331

⁵⁵ Etat Civil de Marsanne Décès (1859-1889) page 301

Jean Louis Faucon, cousin germain de Magdelaine
Jeanne Raffin, épouse de Jean Louis Faucon
Jeanne Faucon, fille de Jean Louis Faucon

Famille d'André Barthélemy Ponçon, époux de Joséphine, facteur rural :
Veuve Ponçon, mère d'André Barthélemy Ponçon
Marie Joséphine Ponçon, fille d'André Barthélemy Ponçon et Joséphine Adrien
Pierre Ponçon frère d'André Ponçon
Marie Peysson, belle sœur d'André Ponçon
Antoine Ponçon frère décédé en 1835 pendant son service.

Voisins de Magdelaine Faucon :
Marguerite Archinard
Marie Lafond
Auguste Lafond, fils de Marie Lafond
Marie Tournillon, fille de Marguerite Archinard
Pierre Paul Marcel
Jean Louis Peysson

Personnalités du Poët Célard et Marsanne :
Maire Auguste Peysson, maire du Poët Célard en 1837
Henry Blanc, instituteur public du Poët Célard en 1837
Henri Xavier Jarrias, adjoint à la mairie de Marsanne
Monsieur Colombier Coste, adjoint à la mairie de Marsanne
Victor Oullion, le garde champêtre au Poët Celard en 1837
Marie Calvier, accoucheuse à Marsanne
Joseph Ollivier, riche propriétaire à Marsanne

Sœur Cyprienne, religieuse, Sœur Hospitalière à Crest en 1820
Sœur Angélique, religieuse, Sœur Hospitalière à Crest en 1820
Madame Ricou, veuve Martin, portière de l'hospice de Crest en 1820
Monsieur Latune, adjoint au maire de Crest en 1820
Monsieur Mercier, secrétaire en chef de la mairie de Crest en 1820
Monsieur Bouchet, secrétaire adjoint de la mairie de Crest en 1820

Docteur Muston, médecin à Bourdeaux en 1843
Docteur Ladreyt de la Condamine, médecin à Bourdeaux en 1843

Gendarmes de Bourdeaux en 1843 :
Charles Ferrier, brigadier, (Villefranche Aveyron (1798))
Jacques Charron, gendarme (Saint-Léger-Triey Côte d'Or (1796))

Un Juge de Paix de Marsanne (le nom Lenoir est fictif)
Mères Supérieures de l'hospice de Crest de 1820 et 1851 (noms inconnus)
Les maîtres et les familles où Joséphine a habité nous sont inconnus